

## L'ENFANCE EN CHINE

I



A facilité et la rapidité des communications ont multiplié les rapports des nations européennes avec cet Empire chinois fermé si récemment encore aux *Barbares*! Cependant, le pays est si vaste et les obstacles aux voyages dans l'intérieur sont si nombreux, tant de restrictions gênent les mouvements des étrangers, tant de dangers les menacent, que le littoral seul a été entamé par l'invasion occidentale, d'une manière permanente et régulière. La vie du foyer est si cachée, le mystère du *home* si jalousement gardé, que l'on ignorerait presque tous les usages indigènes, si les travaux des missionnaires de toute provenance et de toute croyance n'avaient fourni des renseignements puisés à des sources inaccessibles pour l'homme politique ou l'homme d'affaires. Le meilleur moyen de propagande est assurément l'école, et en même temps, c'est la manière la plus certaine de connaître et de comprendre la nature morale et intellectuelle d'une race. L'âme de l'enfant la révèle avec sincérité, et comme l'a dit très justement la femme d'un missionnaire



protestant anglais, M<sup>me</sup> Bryson, associée pendant de longues années aux travaux de son mari : « Quand on arrive à bien connaître l'éducation et la manière de vivre de la jeunesse d'un pays, on acquiert une idée assez complète de ce que seront ces enfants, devenus hommes et femmes. »

C'est à M<sup>me</sup> Bryson, à Miss Gordon Cumming et à plusieurs autres voyageuses anglaises que nous empruntons les détails qui vont suivre sur « l'Enfance en Chine ». Là, comme partout, les différences sont grandes entre la vie du pauvre et celle du riche, mais la coutume est la même pour tous et la différence se manifeste surtout dans la façon de l'observer.

Il en est une, hélas ! qu'il faut bien constater, quoique certains écrivains chinois, ayant vécu en Europe, aient vainement essayé de la nier, quand ils ont vu l'horreur qu'elle inspirait aux Occidentaux : nous voulons parler de l'infanticide. Ce sont surtout les pauvres petites filles qui en sont victimes, la vie des garçons étant considérée comme infiniment plus précieuse que la leur. Le crime est naturellement plus fréquent dans les classes pauvres, où il n'est pas rare d'entendre une femme raconter avec calme, qu'elle s'est débarrassée de quatre ou cinq filles en les noyant ou les étranglant, comme nous ferions d'autant de petits chats ; mais les classes riches ne se gênent pas davantage, quand bon leur semble, pour s'éviter la peine d'élever leurs enfants du sexe féminin, et l'opinion publique n'a pas un mot de blâme pour ces parents dénaturés.

On remarque pourtant que ce crime ne s'exerce guère que sur les nouveaux-nés. Au bout d'un certain temps, deux ou trois mois, par exemple, l'instinct maternel reprend ses droits et recule devant le sacrifice.

Il paraît que le nombre des enfants voués à la mort varie selon les provinces ; dans celle de Fuh-Kien, autour d'Amoy, la proportion atteint jusqu'à trente pour cent ! Mais, partout, la disproportion entre la population féminine et la population masculine prouve que le massacre des *innocentes* est un fait normal et accepté.

Une société indigène s'est formée pour combattre cette horrible coutume ; dans les districts où séjournent des étrangers, leur influence agit sur les classes élevées, et déjà des proclamations semi-officielles ont condamné ce crime contre nature et expliqué au public que le sacrifice des filles déplaisait aux dieux et les empêcherait d'accorder la faveur si précieuse d'envoyer des fils chargés d'observer les rites du culte des ancêtres. Or, c'est là une question de première importance pour tout bon Chinois. C'est même le salut pour

quelques-uns des rares petits garçons déposés aux Enfants-trouvés ; des couples privés de fils vont souvent chercher parmi eux un héritier adoptif qui offrira les sacrifices indispensables après leur décès. On ne saurait imaginer l'importance du rôle que jouent les morts dans l'existence des vivants, en Chine, et les susceptibilités qu'ils témoignent pour la moindre négligence ! Toutes les épreuves, toutes les calamités sont attribuées à la malveillance d'un ancêtre de mauvaise humeur et, dans toutes les classes, dans toutes les conditions, on n'épargne rien pour se rendre favorables ces exigeants aïeux. La paix en ce monde et le bonheur dans l'autre dépendant de leur plus ou moins grande satisfaction, et les offrandes des femmes ne comptant guère, le fils devient une nécessité absolue.

Un détail suffit à faire apprécier le dédain qu'on professe pour le sexe féminin dans l'Empire des *Célestes* : les honoraires du médecin qui vaccine un enfant, sont le double lorsqu'il s'agit d'un garçon, de ce qu'on paie pour une fille.

Comme il y a de bonnes âmes partout, de riches Chinois ont fondé des hospices pour les enfants trouvés ; mais ils sont si mal tenus, que la mortalité des pauvres petites créatures est effrayante. Dans d'étroites cellules humides et sales, des femmes misérables sont installées avec deux malheureux petits êtres, quelquefois trois, qu'elles doivent nourrir et soigner pour cinq francs par mois, plus quelques sous pour leur faire raser la tête ; s'il y a un troisième nourrisson, l'assistance publique ajoute généreusement un peu de farine et d'eau pour suppléer à l'insuffisance de lait ! Est-il besoin de dire que les infortunés bébés sont cruellement négligés et que leurs gémissements dépassent les murailles de leur soi-disant « asile ». Chaque jour, un *coolie* emporte un chargement de petits corps et ne prend pas toujours la peine de les conduire jusqu'à l'horrible « Tour des Enfants », où on les jette pêle-mêle et sans cercueil, sans souci d'empoisonner l'air que respirent les vivants ! Les Chinois, qui attachent une si grande importance à la sépulture des adultes, au culte des ancêtres, préparent avec tant de sollicitude leur propre cercueil, en ornent leur maison et s'en font suivre partout, comptant les enfants pour rien et ne redoutant pas leur persécution après la mort, ne leur accordent pas une sépulture décente.

Selon leur croyance, l'âme n'est pas complètement développée avant l'âge de sept ans ; ce serait donc perdre son temps et son argent que de leur acheter un cercueil et de les enterrer. Un *coolie* se charge de l'horrible besogne pour *cinq sous* et, si la Tour est trop



loin, les ruelles écartées ne manquent pas plus que les chiens errants !

Quant aux petits survivants, plus à plaindre peut-être, ils sont vendus soit comme domestiques, ce qui est à peu près synonyme d'esclaves en Chine, ou parfois, si ce sont des filles, comme épouses secondaires, manière économique de pratiquer la polygamie. Les malheureux enfants dépourvus de force ou de beauté, deviennent pour la plupart, dans leur abandon, difformes, maladifs, idiots ou aveugles, et vont grossir l'armée si nombreuse des mendiants.

Le christianisme est naturellement le secours le plus efficace contre ces monstruosités, et le salut des enfants est presque toujours la première bonne œuvre dont s'occupent les nouveaux convertis. Miss Gordon Cumming parle d'un riche négociant chinois, M. Akok, qui sauve jusqu'à cinq cents fillettes par an, rien qu'en donnant une certaine quantité de riz, la nourriture principale du pays, à toute mère de sa province qui s'abstient de pratiquer l'infanticide !

La célèbre voyageuse rend généreusement hommage aux efforts des missions catholiques, au dévouement héroïque de nos sœurs et spécialement à l'orphelinat de Siccaway, près de Shang-Haï. Lorsqu'elle y fut reçue par les saintes filles de la charité, cent soixante petites créatures recevaient leurs soins. Toutes leur avaient été apportées nues et mourant d'inanition ; un grand nombre, déposées en même temps, avaient expiré presque aussitôt, car, souvent, une mère, demeurant à quelque distance dans l'intérieur et apprenant que des femmes étrangères ont la singulière fantaisie d'élever les enfants d'autrui, confie le petit être, comme le premier paquet venu, à quelque batelier du canal ou de la rivière (les cours d'eau remplacent fréquemment les routes en Chine), et si le trajet dure trente-six ou quarante-huit heures, la pauvre victime, oubliée dans un coin, n'est plus en état de reprendre à la vie quand elle arrive au port !

Parmi ces petits visages maigres, ratatinés, ridés, il y en avait de si douloureux, que Miss Gordon Cumming en fut hantée pendant de longues semaines. D'autres, au contraire, qui avaient lutté victorieusement contre les effets de l'abandon, commençaient à trotter en riant, pendues aux jupes des bonnes sœurs, et rien n'était plus touchant que la fierté maternelle de ces anges en cornette, montrant les heureux résultats de leurs soins. Elles ont aussi fondé des écoles et des hôpitaux pour leurs enfants adoptifs et enrôlé un nombre considérable de sœurs laïques indigènes qui les secondent avec zèle.

Les Frères se chargent des garçons et les

mettent, par leurs écoles professionnelles, en état de gagner leur vie. Et toutes ces vertus sublimes n'ont parfois pour récompense que le martyre !

Ils le savent, ces admirables chrétiens, et rien ne les arrête. Un jour, nous demandions à une jeune sœur, qui partait pour un de ces pays barbares, si elle ne tremblait pas à la pensée de ce qui pouvait lui arriver ; elle nous répondit avec le plus calme sourire : « Pourquoi trembler ? J'espère que j'irai plus vite au Ciel ! »

Mais laissons ce pénible sujet et voyons l'enfant chinois dans son état normal.

## II

Arrêtons-nous un instant à la porte d'une maison chinoise, où se balance au-dessus de l'entrée un gros bouquet de branches d'arbres verts ; passons vite, car cela signifie qu'un bébé vient de naître et, pendant trente jours, nul ne doit pénétrer à l'intérieur, ni même déposer sa carte, sous peine d'être exclu des temples pour un mois. Ce laps de temps écoulé, l'heureux père (heureux s'il a un fils !), accompagné d'une des suivantes de sa femme, ira rendre grâce aux dieux, mais la mère ne pourra pas sortir de cent jours ! Si elle avait le malheur de mourir des suites de l'événement, elle irait en purgatoire jusqu'à ce que les dieux fussent satisfaits des sacrifices offerts pour elle !

Quinze jours après la naissance, les premières actions de grâces et offrandes sont déposées aux pieds de la déesse des enfants, qu'on appelle : « La Mère » et qu'on représente avec un enfant dans ses bras.

Bébé est dans son berceau de bambou, dans le plus simple appareil si c'est l'été, roulé, si c'est l'hiver, dans un nombre infini de mignons vêtements ouatés et brodés aux plus brillantes couleurs, qui le transforment en une boule surmontée d'une petite tête jaunâtre aux yeux noirs perçants. Autour de ses poignets s'enroule un cordonnet rouge, détail fort important pour ceux qui le soignent, car ce mystérieux cordon doit le rendre docile et sage.

A son cou en est un autre auquel sont suspendus divers ornements : pièces de monnaie, animaux fabuleux en argent, si ses parents sont assez riches, et autres objets qui le protégeront contre les maux de l'enfance. Pour Bébé, ce sera surtout le premier jouet, comme le hochet chez nous. Le mois est écoulé ; s'il s'agit d'un garçon, et mieux encore d'un premier né, tous les parents, alliés et amis sont invités à un somptueux banquet. Personne ne



doit arriver les mains vides et, vers le soir, les bagues, les monnaies porte-bonheur, les charmes et amulettes en argent, les œufs de canard peints, les bonbons et les gâteaux forment une petite montagne.

Le moment solennel du jour est celui où l'on rase la petite tête devant les tablettes des ancêtres, ou l'autel de « La Mère ». Les nourrices chinoises ne reviennent pas de leur étonnement quand elles voient les longs cheveux bouclés des enfants européens et apprennent qu'ils n'ont jamais été rasés ! Bien entendu, on n'oublie pas de laisser au sommet de la tête la mèche par laquelle le bon génie enlèvera son protégé pour le porter au ciel.

La grand'mère est le personnage le plus important en cette occasion, et, si elle est riche, ses cadeaux sont nombreux et coûteux. Le principal, l'indispensable est un petit bonnet brodé et orné de dix-huit figurines des disciples de Bouddah, en or, argent ou cuivre, selon sa fortune; elles attireront les bonnes influences sur Bébé.

En ce même jour, il reçoit son « nom de lait », souvent fort vilain, comme Stupide, Vagabond, Puce, Chien, etc., afin que les esprits, ces terribles esprits toujours présents à la crainte superstitieuse des Chinois, entendant appeler l'enfant par de si affreux noms, se disent que les parents ne tiennent guère à lui et qu'il ne vaut pas la peine d'être molesté ! Plus tard, en entrant à l'école, il recevra du maître un second nom, et plus tard encore, lorsqu'il réussira dans ses examens, ou se mariera, on le rebaptisera une troisième fois.

C'est encore par crainte des méchants esprits que beaucoup de petits Chinois sont habillés et rasés comme des prêtres bouddhistes jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans, afin de faire croire que les parents se soucient peu de leur fils. A cet âge, la période dangereuse est considérée comme passée.

Si l'enfant est une fille, craintes et joies sont infiniment moindres, et quand on annonce sa naissance, le plus chaud compliment qu'on reçoive, est celui-ci : « Après tout, les filles mêmes servent à quelque chose ! » Leur tête est rasée, mais sans réjouissances, et souvent, s'il y en a plus d'une dans la famille, on se contente de les nommer n° 1, n° 2, etc. D'autres fois, au contraire, une mère à l'imagination poétique, nommera sa fille : Perle, Parfum, Lys, etc.

La première sortie de Bébé est pour sa grand'mère, qui lui fait de nouveaux cadeaux dont chacun a une bonne signification; c'est ainsi qu'elle lui offre certains légumes qui poussent très vite, exprimant de la sorte son désir que l'enfant croisse rapidement en force et en sagesse. A l'âge de quatre mois, on lui

apprend à se tenir sur une chaise; c'est commencer l'éducation de bonne heure ! Pour l'encourager, on place du sucre candi à portée de ses doigts minuscules; avec cela et ses amulettes, il ne peut ni ne *doit* manquer d'être parfaitement heureux. Pour sortir, on l'attache par des courroies, au dos de sa mère ou de sa nourrice.

Si la mère est une *dame*, elle ne sort qu'une ou deux fois l'an, et en palanquin; dans les classes pauvres, elle vaque à toutes ses occupations (comme au Japon) avec son petit fardeau sur les épaules, sans s'en occuper le moins du monde; aussi, le bébé chinois devient-il vite patient et grave, résigné à une foule d'indignités auxquelles son frère d'Occident ne se soumettrait pas sans cris et gestes violents. A part cela, quand il est bien traité, il est aussi gai qu'un autre.

Le grand jour de sa vie est l'anniversaire de sa naissance. On le célèbre par des banquets, des réjouissances, des cadeaux; parmi ceux-ci, la paire de pantoufles est préférée comme la plus logique, puisque Bébé va bientôt marcher; les Chinoises sont d'habiles brodeuses, et rien n'est plus gentil que la collection de mignonnes chaussures sur lesquelles se sont exercés leurs doigts et leur imagination; car on aime les symboles dans ce pays à l'écriture hiéroglyphique, et si, par exemple, on brode une tête de chat sur les petits souliers, c'est qu'on souhaite à celui qui les portera d'avoir le pied aussi sûr que *minet*.

Après le banquet a lieu une très importante cérémonie. Le héros du jour, tout de rouge vêtu, est placé sur une table qui fait face aux tablettes des ancêtres. Autour de lui sont rangés des objets symbolisant différentes professions; lequel attirera son attention et ses doigts ? Voilà la grande question, car c'est un augure de l'avenir. La grand'mère a soin de faire placer le plus près possible de Bébé les objets de bon présage, et si, en aidant un peu le hasard, on peut faire saisir à la petite main le bouton brillant et le collier du mandarin, la surexcitation est sans bornes et les félicitations se croisent de tous côtés.

Pendant deux ans, on multiplie les prières et les sacrifices aux dieux pour attirer leurs faveurs sur l'enfant; on brûle de l'encens, du soi-disant papier-monnaie, et l'on n'oublie pas les pétards, les gongs et les cymbales, qui doivent effrayer les méchants esprits. Il paraît qu'on ne réussit pas à les éloigner tous, car la maladie et la mort n'épargnent pas plus les bébés chinois que les nôtres. Un fils tombe-t-il malade, le père, si riche et si fier qu'il soit, daigne aller de porte en porte, jusqu'au nombre de cent, mendier une pièce de monnaie qui vaut le dixième d'un sou; il suppose que les



souhaits et les prières de ces cent familles accompagneront leur aumône et que les dieux les exauceront; avec les pièces ainsi reçues, le père achète ce qu'il appelle « la mèche des cent familles », et la suspend au cou du petit malade.

Si le mal s'aggrave, le père parcourt les rues, portant sur son épaule un paquet des vêtements de son enfant, et criant: « Reviens, reviens! » persuadé qu'un mauvais esprit a attiré la petite âme au loin et causé la maladie.

Les supplications sont-elles exaucées, Bébé grandit, heureux et choyé dans la maison paternelle, plus jolie que confortable avec ses lits et ses sièges durs, son manque de chauffage que l'accumulation de vêtements ouatés et la petite chauffeuse portée jusque dans une des larges manches, compensent fort mal; il joue dans la cour-jardin intérieure, apprend à admirer les plantes naines et déformées, chènes et sapins grands comme des géraniums, dans de beaux vases en porcelaine placés près de rochers minuscules et d'étroits réservoirs où frétille des poissons rouges ou dorés, à l'ombre de beaux jasmins, rosiers et glycines qui couvrent les treillages artistiques; il fait ses délices des innombrables jouets si ingénieux et si variés du pays, surtout des cerfs-volants, que grands et petits aiment passionnément, et auxquels on donne toutes les formes, toutes les dimensions imaginables. Les Chinois, méthodiques et superstitieux en tout, ont une saison pour jouer au cerf-volant; elle se termine le neuvième jour du neuvième mois. Ce jour-là, on se rend au lieu élevé le plus proche, on coupe la corde du cerf-volant lorsqu'il est bien haut dans les airs, et il emporte toutes les mauvaises chances qui menaçaient la famille!

Une autre fête qui réjouit la population de tout âge, est celle des lanternes, et notre Bébé l'attend avec impatience, car, du dixième au quinzième jour de la première lune, ses yeux seront éblouis et charmés; c'est à qui trouvera les papiers aux plus brillantes couleurs et leur donnera des formes nouvelles ou classiquement préférées: fleurs de lotus, de camélias, de rosiers, etc.; chevaux, lapins ou volailles, crevettes, écrevisses ou scarabées, boules de gaze ou de soie sur lesquelles sont peintes des scènes mythologiques ou historiques; les plus chères et les plus amusantes sont montées sur des roues et munies de fils de fer qui font mouvoir des marionnettes à la grande joie des spectateurs de tout âge. La toupie, la balle, le volant sont en honneur comme chez nous, mais non le cricket, le football, le hockey ni les billes. Quand on joue au volant, c'est le pied qui sert de raquette, et les

enfants deviennent si adroits à cet exercice qu'il n'est pas rare de voir deux ou trois cents coups réussir sans interruption.

Notre ami Polichinelle donne là-bas, sous des costumes différents, des représentations aussi populaires que les nôtres, et l'on dit même qu'il nous est venu de Chine avec son petit théâtre, qui s'y était implanté plusieurs siècles avant de nous arriver.

Quand Bébé grandit un peu, il se passionne pour les combats d'insectes et d'animaux, fort dangereux pour sa petite bourse. Voyez ces gamins accroupis sur le sol et, s'ils sont dans la rue, entourés d'un cercle nombreux. Que suivent-ils donc de leurs regards brillants et fiévreux? Deux imperceptibles grillons placés dans un bol ou un large plat, et qu'on irrite avec une paille ou un bâtonnet, jusqu'à ce qu'ils se précipitent l'un sur l'autre avec des cris aigus! Les paris sont ouverts, le sang monte aux joues et la flamme aux yeux; la passion du jeu, si ardente chez les pères, s'éveille en leur progéniture!

L'enfant chinois aime beaucoup les animaux dont il peut se faire des compagnons: chiens, chats, oiseaux, tortues, et jusqu'aux cigales! On rencontre souvent des garçonnetts se promenant une cage à la main, pour faire prendre l'air à un serin, une grive ou une alouette!

Mais un gong a jeté sa note profonde aux échos, et toute une bande joyeuse accourt. Un homme est là qui vient de déposer à terre un grand panier à compartiments superposés, surchargés de menus objets inventés pour la joie des bébés; s'il y a un compartiment pour les bonbons et une petite roue qui peut faire espérer deux ou trois morceaux de sucre candi, ou plusieurs noix, noisettes, etc., pour une seule piécette, le siège en est bientôt fait, car l'enfance se ressemble partout; seulement, en Chine, on dédaigne les exercices violents, sous prétexte que la dignité en souffre. N'est-il pas plus convenable pour des hommes, de deviner gravement des énigmes, que de manier la palette du cricket, de lancer la balle du jeu de paume, ou de gagner un concurrent de vitesse à la course, d'adresse au tir, de vigueur à la rame? C'est incontestable pour les Fils du Ciel; aussi, ne permettent-ils pas à l'enfance proprement dite, de se prolonger beaucoup, et ce problème « âge de raison », qui, chez nous, est réputé commencer à sept ans, s'ouvre, chez eux, dès la sixième année.

Plaignons notre Bébé et suivons-le jusqu'au banc de l'école.

## II

Six ans, et le surmenage saisit sa proie!



Enfants d'Occident, qui vous plaignez, écoutez un peu à quel régime va être soumis votre petit frère jaune du Céleste Empire, et vous cesserez de gémir sur votre sort.

L'occasion est de telle importance, qu'un d'vin est ordinairement appelé en consultation et désigne le jour de bon augure où le nouvel élève doit entrer à l'école. Voici donc notre petit ami (qui n'est plus bébé) en tenue irréprochable et conduit par son père chez le professeur. On a soigneusement rasé les cheveux de son front, et le reste pend sur son dos en une belle natte noire qu'un facétieux camarade ne manquera pas d'attacher à celle du voisin, ce qui les gênera fort tous les deux; mais les *nouveaux* sont *brimés* en Chine tout comme en France.

Si l'on est en été, le costume se compose d'un pantalon large et court, et d'une ample jaquette, l'un et l'autre en cotonnade blanche; la tête est nue. Si c'est l'hiver, une demi-douzaine de vestes ouatées remplacent le poêle et le chef est couvert d'une calotte de drap ou de soie noire ou bleue ornée d'un épais gland de soie; ses souliers ont de très grosses semelles blanches, et probablement la maman a brodé sur le dessus des fleurs et des papillons. Parfois aussi, elle a brodé une bourse qu'il porte à sa ceinture et, s'il est riche en menues piécettes, il a soin de les enfiler sur une paille ou un cordonnet (toutes sont percées au centre) et de faire un gros nœud à chaque bout pour mettre son trésor en sûreté. Dès son entrée, il se hâte d'aller offrir un petit présent à son grave professeur et de s'incliner, en brûlant de l'encens, devant la tablette où est inscrit le nom du sage Confucius.

Il va ensuite s'asseoir sur son hauttabouret, devant sa petite table, où se trouvent, avec ses livres et son papier, le pain d'encre de Chine, le pinceau qui lui tient lieu de plume et l'eau dans laquelle il le trempera.

Et maintenant, écoliers d'Europe, voyez quelle va être la tâche de votre jeune collègue chinois. Pendant sept années au moins, il faut qu'il apprenne, s'il veut les connaître à peu près tous, les cinquante mille caractères hiéroglyphiques, partagés en six *styles*, qui remplacent nos vingt-cinq lettres romaines; chaque caractère est un dessin qu'il doit apprendre à tracer séparément; rien que pour lire la Bible, il faut en connaître quatre mille! Et, en même temps, on apprend à les prononcer. C'est un travail de perroquet dont l'intelligence ne profite pas; loin de là, car l'exercice mécanique l'atrophie. L'effort exigé de la mémoire est de nature à détruire le raisonnement; mais, comme toute carrière dépend des examens officiels, ce singulier peuple gaspille toute son énergie intellectuelle pour

se préparer au plus mince emploi; et celui qui veut devenir un vrai savant, au sens chinois, n'y parvient qu'en sacrifiant sa vie entière; les étudiants à cheveux blancs ne sont pas rares et n'excitent aucun étonnement.

Presque tous les instituteurs sont des étudiants qui n'ont pas pu passer les examens supérieurs. Confucius et ses classiques sont les véritables et impitoyables tyrans de l'Empire.

La tablette portant le nom du grand sage, est l'objet le plus important qui attire l'attention de l'écolier; le second est la fêrule de bambou avec laquelle il ne pourra éviter de faire connaissance, car le second précepte qu'on lui enseigne, dit que si le maître n'est pas sévère, il prouve son indolence; le troisième (pour nous ce serait certainement le premier) est le beau cercueil que le maître contemple afin de se consoler de ses épreuves et transporte partout avec lui.

Notre garçonnet vient à son tour se planter devant le professeur en lui tournant le dos, pour qu'il lui soit impossible de jeter un coup d'œil furtif sur le livre, quand il répète sa leçon. Lorsqu'il aura *conquis* son premier alphabet classique de mille caractères et le « Livre des Odes », avec quelques autres *pétrifications*, ainsi que les appelle Miss Gordon Cumming, il passera entre les mains de professeurs plus avancés et suivra les Conférences universitaires sur les œuvres de divers disciples du grand sage, et ainsi de suite, selon que son goût, sa patience, sa santé et ses moyens le lui permettront. Mais nous n'avons pas à le suivre si loin. Espérons que s'il s'entête à vouloir acquérir cette science aussi difficile que vaine, il aura reçu, en partie au moins, les dons qu'un homme d'esprit déclarait un jour nécessaires pour apprendre la langue chinoise, à savoir : une tête de chêne, des poumons de cuivre, des nerfs d'acier, une constitution de fer, la patience de Job et la longévité de Mathusalem ! Occupons-nous un peu de ses petites sœurs, dont le rôle dans le monde chinois est si secondaire.

### III

Nous avons dit le triste accueil réservé à la petite Chinoise qui *entre dans la vie*. Demandez à son père combien il a d'enfants et il vous dira le nombre de ses fils. A quoi bon compter de petits êtres d'aussi peu de valeur que les filles ? Un garçon en vaut dix, et si une fille ne fait pas de mal, c'est tout ce que vous pouvez espérer d'elle; elle ne saurait être ni utile, ni bonne ! C'est la réponse que l'on reçoit couramment.



Un proverbe dit « qu'une fille est comme un beau jeune bambou qui pousse en dehors de la haie du jardin ». Cela signifie que, si charmante qu'elle soit, elle vous quitte pour entrer dans une autre famille, dès qu'elle est en âge de reconnaître le bien que vous lui avez fait en l'élevant; donc, elle ne vous appartient pas et n'est bonne à rien.

Les petites filles sont fiancées et envoyées si jeunes dans la famille de leurs fiancés, que leurs parents ne les voient guère, une fois les années d'enfance écoulées. En outre, le Chinois croit avoir trois âmes dont l'une entre dans la tablette érigée en sa mémoire dans sa maison, et s'il n'a pas de fils pour brûler l'encens et tous les papiers qui représentent argent, demeure, vêtements et nourriture, cette âme errera dénuée de tout, dans les tristes limbes des esprits! Enfin, les fils amènent leurs femmes, augmentent la famille et lui donnent plus d'importance, tandis que les pauvres filles s'en vont. Pourquoi en aurait-on cure?

Souvent, à leur naissance, on appelle un chiromancien, et s'il déclare que la conjonction des astres est défavorable et annonce une vie troublée, le père confie l'enfant à quelque couvent de religieuses bouddhistes. Elle est moins à plaindre que bien d'autres, car, en général, elle est traitée avec douceur; on lui apprend à tisser, à broder et, chose très rare, à lire et à écrire. D'autres sont vendues un *shilling* pour devenir les femmes de garçons presque aussi jeunes qu'elles. D'autres enfin, surtout si elles naissent infirmes, sont vouées à la mort, à moins que le *tour* des Enfants-trouvés ne la reçoive. Heureux son sort, si le *tour* est à la porte d'un refuge chrétien!

Elles sont souvent jolies, ces petites Chinoises; elles ont de beaux cheveux noirs bien lisses qu'elles coiffent de différentes manières, selon l'âge et la province. Lorsqu'elles se marient, le front est épilé afin de paraître haut et large; même toutes jeunes, elles usent abondamment du blanc et du rouge, et portent le plus de bijoux qu'elles le peuvent. Les modes changent peu quant aux vêtements, et il en est une, hélas! qui tient bon jusqu'ici, malgré les efforts des missionnaires et des médecins étrangers, mode odieuse et inhumaine autant que stupide, qui influe sur la destinée de millions de femmes, les torture, les déforme au physique, les abaisse au moral en les privant de toute indépendance et les met bien au-dessous des classes inférieures qu'elles dédaignent, où les femmes peuvent remplir leur mission complète d'individualités utiles à la famille et à la société. Comparons: Voici la fillette du riche, du lettré, du personnage important. Elle n'a que six ans; tout est fini pour elle; plus de liberté de mouvements, plus de jeux actifs,

plus rien que la souffrance, la gêne, la dépendance. Ses pauvres petits pieds ne resteraient pas assez petits, si l'on permettait à la nature d'agir; pour être à la *mode*, pour être une vraie grande dame, il faut qu'elle consente à se laisser supplicier, à pleurer, à crier, à subir la fièvre pendant *des années*, deux au moins, à compromettre toute santé, à perdre sa grâce et à ne plus marcher qu'à l'aide de deux tabourets sous les genoux, ou de deux grosses cannes, comme une paralytique, ou bien encore à monter gauchement à califourchon sur le dos de ses servantes, heureuses créatures qui ont pu garder ce que Dieu leur a donné, et tout cela pour transformer leur pied, ce membre si joli chez la femme, en un affreux moignon décoré du nom prétentieux de *lès d'or*!

À côté de la malheureuse petite victime par persuasion, voici l'enfant du peuple; elle court, va, vient, joue, travaille de cent manières et, dès l'âge le plus tendre, apporte son obole à la maigre bourse de la famille. Sa vie est dure, mais utile, et elle respire l'air du bon Dieu. Son petit panier à la main, elle s'en va chercher l'herbe sèche, les petites branches tombées, les aiguilles du pin, et tout ce qui peut alimenter le feu de la cuisine, le seul qu'on allume en Chine. Souvent, bébé elle-même, elle porte, attaché à son dos, un bébé plus petit; il est trop lourd, c'est cruel peut-être, mais cela l'est moins que ce qui se passe dans la belle maison d'en face, où l'on entend pleurer et gémir.

Quand le coton fait éclater ses cocons de neige, notre fillette va les recueillir. Ou bien elle cueille les feuilles du mûrier et aide sa mère à soigner les vers à soie. Plus tard, elle filera les belles boules de délicate soie floche et tissera toutes les cotonnades nécessaires à la famille. Entre temps, elle apprend à faire cuire les simples aliments dont on se nourrit: le poisson séché, le riz, les patates et autres légumes du pays. Et cela n'empêchera pas qu'elle ne devienne experte en quelque-une des modestes industries si nombreuses en Chine.

Elle fabriquera les épaisses semelles blanches des souliers, en collant sur une planche plusieurs couches superposées de vieux chiffons qu'elle fera ensuite sécher au soleil. Quand la fête des Lanternes approchera, elle travaillera avec sa mère à en produire de toutes sortes. Dans certaines provinces, on voit, comme en Normandie et en Flandre, les fillettes faire danser leurs bobines sur leur pelote de dentellière. D'autres sont habiles à faire les petits cartons nécessaires aux bijoutiers; d'autres encore brodent ces étoffes aux riches couleurs, que nous admirons tant. Elles peinent, les pauvrettes, mais elles vivent et elles font



vivre. Malheureusement, on abuse d'elles; on exige trop d'heures de travail et on les paie misérablement: de six à dix-huit sous par jour! Et pourtant elles sont heureuses, comparées à celles que l'on vend comme esclaves aux belles dames aux lys d'or! Comment s'étonner que celles-ci soient exigeantes, capricieuses, revêches, avec la vie qu'on leur impose? Elles méprisent « les filles aux grands pieds », mais on dirait qu'elles les punissent d'être plus libres qu'elles, même dans leur esclavage. Ne sont-elles pas captives aussi, et l'ennui ne doit-il pas les dévorer dans leur cage dorée? Il arrive parfois qu'un père intelligent permette à sa petite fille de partager pendant quelque temps les études de ses frères, mais c'est une rare exception, et la plupart des Chinoises ne savent ni lire ni écrire.

A partir de huit ou dix ans, les jeunes filles des hautes classes ne sortent plus; ce n'est pas convenable. Combien la journée doit être longue quand les occupations se bornent à se traîner ou à se faire porter dans les allées d'un jardinet, à pincer les cordes de quelque instrument criard, en chantant d'une voix qui briserait le tympan d'un auditoire européen, et à broder! La broderie est leur plus beau talent; beaucoup de ces dames et demoiselles sont de véritables artistes dans l'invention du dessin et la combinaison des couleurs. Et avec cela un avenir incertain; des fiançailles qui vous lient souvent, dès le berceau, à un inconnu

qu'on ne verra jamais avant le jour du mariage, qui, dans l'intervalle, aura pu devenir malade, infirme ou pauvre, dont la disposition morale est peut-être vicieuse et cruelle, au point que, fréquemment, lorsque la pauvre petite épousée revient voir ses parents, après les quatre mois réglementaires écoulés, elle profite de la circonstance pour se débarrasser d'une vie devenue intolérable!

N'avions-nous pas raison de dire que la femme pauvre est moins à plaindre que celle dont elle envie peut-être le sort? Elle a du moins, pour la soutenir et l'encourager, cet ami précieux: le travail, plus un certain degré de liberté et la conscience d'être utile. C'est parmi les enfants du peuple que la semence chrétienne est le plus largement répandue, et les missionnaires trouvent leurs néophytes au moins aussi intelligents que les Européens, peut-être même mieux doués sous le rapport de la mémoire et pleins de zèle pour les seconder dans leur œuvre de propagande, tandis que la porte du riche leur reste presque toujours fermée et que les petites mains des enfants continuent de brûler des trésors en papier sur l'autel des ancêtres, afin de leur assurer dans l'autre monde toutes les bonnes choses de celui-ci! Leur idéal ne monte pas plus haut!

Etrange pays qui a tout ébauché et dont l'orgueil se refuse à rien compléter.

MARIE DRONSART

## BIBLIOGRAPHIE

### LIVRES D'ÉTRENNES

#### CHEFS-D'ŒUVRE DE CORNEILLE

Avec préface et notes

DE M. F. BRUNETIÈRE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A tout seigneur, tout honneur. Dans ce beau volume sont contenues les quatre tragédies les plus célèbres: *Le Cid*, *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*, chacune d'elles suivies d'intéressants commentaires de M. Brunetière, qui, mieux que personne, sait parler du XVII<sup>e</sup> siècle. La préface est une étude étendue et très neuve de l'œuvre de Corneille. Nous ne pouvons qu'en signaler l'éloquente conclusion qui glorifie le « bonhomme », malgré ses défauts, de nous avoir enseigné « l'héroïsme du devoir, la poésie du sacrifice, et le prix de la volonté ». A ce

compte, Corneille est, plus que jamais, bon à lire et à faire lire (1).

#### Mirifiques aventures de Maître Antifer

PAR JULES VERNE

L'inépuisable imagination de Jules Verne se promène, cette année, du golfe d'Oman au Spitzberg et dans la Méditerranée, à la recherche d'un introuvable trésor. Maître Antifer, l'entêté et rageur Malouin, sans s'inquiéter de séparer deux fiancés, entraîne son neveu à sa

(1) Librairie Hetzel, rue Jacob, 48. — In-8°, cartonné: 10 fr.; relié: 11 fr.



suite dans cette recherche aventureuse, dont nous laissons au lecteur le plaisir de suivre les déconcertantes péripéties et de découvrir le dénouement (1).

### BEMPT

Nouveaux contes blancs

PAR M<sup>me</sup> M. BARBIER

Comme celle de l'an dernier, cette seconde série de contes s'accompagne de mélodies inédites, signées, cette fois : Dubois, Boulanger, Joncières. Le premier de ces récits, qui tient la plus grande partie du volume, nous raconte les amusantes vacances d'une fillette de quatorze ans, dans un château du Limbourg : légendes, excursions, rien n'y manque, même des loups et des revenants. Les deux autres sont de jolis contes de fées, très fantaisistes (2).

### JASMIN ROBBA

PAR H. DE NOUSSANNE

Elle est bien originale l'idée de ce littérateur, devenu subitement millionnaire, qui imagine de louer à l'Etat le château de Pierrefonds et d'y ressusciter, dans ses moindres détails, la vie qu'on y menait au xv<sup>e</sup> siècle, ce qui nous fournit l'occasion d'apprendre à ce sujet beaucoup de choses fort intéressantes que nous ignorions.

La notice sur Pierrefonds dans l'histoire, qui termine le volume, donnera le désir de visiter ce château si merveilleusement restauré par Viollet Le Duc (3).

### JEANNE D'ARC

PAR MARIUS SEPET

Plusieurs abonnées nous ont demandé, depuis quelques mois surtout, d'indiquer une Vie de Jeanne d'Arc pouvant convenir aux jeunes filles. Les biographies de la grande Lorraine sont innombrables parmi les livres d'étrennes de cette année, mais ces ouvrages sont fort loin d'avoir tous le même mérite. Celui de M. Marius Sepet se distingue par l'étendue et la haute valeur des recherches, par le style qui est bien celui de l'histoire, sans être trop sévère. Il a mis en pleine lu-

mière la figure de l'héroïne en qui l'Eglise donnera, on peut l'espérer, une nouvelle patronne à la France. Ce volume est illustré de superbes gravures signées : Curzon, Maignan, Andriolli, etc. Nous aimons spécialement la *Marche sur Orléans*, par Le Blant, et l'*Entrée à Reims*, par Rochegrosse (1).

### Les Vertus et les Grâces des Bêtes

PAR EUG. MOUTON

Sous ce titre un peu singulier sont groupées une série d'études humoristiques dont plusieurs sont très plaisantes et fort spirituellement soulignées par le crayon de Vimar. Signalons surtout l'exposé du système darwiniste, dans le chapitre sur l'hippopotame, et l'amusante description de l'exposition canine. Il y a aussi l'histoire de la chienne Méra, tout à fait touchante (2).

### FILS DE PÊCHEUR

PAR CHARLES CANIVET

Enfant lui-même, Philippe Bastien s'est attaché à une petite compagne d'enfance, plus pauvre encore que lui. A travers les travaux, les dangers, il ne songe qu'à elle et finit par conquérir une situation qui lui permet de l'épouser. Ce récit, simple et attachant, fait pénétrer dans un intérieur de pêcheurs normands et vivre de la rude vie des habitants de nos côtes (3).

### LES VÊPRES ÉGYPTIENNES

PAR FR. DILLAVE

Voici un vrai roman, très dramatique, débutant par l'insurrection d'Alexandrie et le massacre des Européens en 1882. L'héroïne, Myriam, fille d'un riche marchand égyptien, sauve quatre Français que le hasard d'un voyage jette au milieu de cette tempête. Avec elle et son père, ils vont rejoindre le Mahdi et combattre dans son armée. L'un d'eux, Guy de la Noé, est vite conquis par la beauté et la vaillance de Myriam, qui, elle-même, n'a d'autre vœu que de devenir chrétienne et Française; mais la jalousie d'un jeune cheik arabe donne lieu aux plus tragiques incidents. Les événements qui leur servent de cadre — de l'histoire d'hier, que nous savons fort mal — y ajoutent

(1) Librairie Hetzel, rue Jacob, 18. — In-8°, cartonné : 12 fr.; relié : 14 fr.

(2) Librairie Hetzel, rue Jacob, 18. — In-8°, cartonné : 10 fr.; relié : 11 fr.

(3) Librairie Hetzel, rue Jacob, 18. — In-8°, cartonné : 10 fr.; relié : 11 fr.

(1) A. Mame, à Tours. A Paris, chez Carré, 57, rue Bonaparte. — In-4°, cartonné : 8 fr. 50; relié : 10 fr.

(2) A. Mame, à Tours. A Paris, chez Carré, 57, rue Bonaparte. — In-4°, relié : 10 fr.

(3) Librairie du Journal des Voyages, 8, rue Saint-Joseph. — Relié : 5 fr.



un intérêt spécial qu'augmentent, comme pour le volume précédent, de fort jolies illustrations (1).

### LA VOLONTÉ D'UN PÈRE

PAR M. LOBAU

Marcelle Letellier est envoyée à Paris par son père, colonel en garnison en Algérie, pour y terminer son éducation, près de parents dont elle se fait très vite aimer. Ce joli récit déroule les divers événements d'une vie de jeune fille jusqu'à son mariage.

Cet ouvrage et le suivant font partie d'une collection nouvelle (où figure également un fort beau *Don Quichotte* adapté pour la jeunesse), collection aussi remarquable par son bon marché que par l'élégance de l'édition et des gravures (2).

### EXILÉE

PAR JACQUES LERHONT

La première partie de ce roman enfantin, qui amusera beaucoup des lectrices de douze à quatorze ans, se passe en Australie, exil lointain où Marguerite Seymour a suivi son père et où elle mène une vie heureuse en compagnie d'une bande d'enfants, leurs voisins. L'exil véritable commence pour elle lorsque, devenue orpheline, elle est rappelée en Angleterre par une aïeule indifférente qui, heureusement, la place dans un pensionnat. A dix-huit ans, elle retourne auprès de ses premiers amis (3).

### GAMINE

PAR BOURON DES CLAYES

A peu près au même âge est destinée cette charmante histoire d'un enfant adopté par un riche ménage, mais n'oubliant pas sa famille paysanne. Momentanément privé de la fortune dont il devait hériter, Robert sait gagner sa vie, et il trouve dans sa petite sœur, la Gamine, une amie et un soutien. Un dénouement heureux termine ce volume, fort joliment illustré (4).

### HÉLÈNE DE SAINT-AUBIN

PAR MADAME DE NOCÉ

Il s'agit ici, au contraire, d'un roman pour les jeunes filles. Une famille est inopinément

ruinée ; les trois filles doivent chercher à se suffire. Nous objecterons seulement que l'héroïne, Hélène, toujours mécontente de son sort, semble moins intéressante que sa sœur Marguerite, plus courageuse, quoique laissée au second plan.

C'est avec intérêt qu'on suit les diverses péripéties qui les conduisent au bonheur et à la fortune. Des illustrations très soignées figurent en tête de chaque chapitre (1).

### L'Entreprise de dix lycéens

PAR ED. MONTEIL

Le voyage de cette bande de lycéens de seize ans à travers la Russie et la Chine fournit certainement des détails curieux sur les contrées qu'ils traversent, mais l'idée générale peut être accusée d'in vraisemblance. Ce sont des ingénieurs bien en herbe pour juger de la possibilité d'un chemin de fer de Paris à Pékin. Ce livre conviendra plutôt aux frères de nos jeunes lectrices ; même, en ce cas, on nous saura sans doute gré de l'indiquer (2).

### ARLETTE

PAR DANIELLE D'ARTHEZ

Donner une analyse de ce petit roman, dont l'auteur est déjà connu de nos lectrices, serait en déflorer par avance le charme tout de détails, de fines nuances, de jolis paysages. La transformation d'Arlette, la Parisienne gâtée, brusquement aux prises avec une situation difficile, ses révoltes, et le nouveau milieu qui, peu à peu, en fait une autre femme, tout cela est décrit avec un esprit très vif et aussi avec une grande délicatesse de sentiment (3).

### Main d'enfant

PAR MATHILDE AIGUEPERSE

Le succès qu'a eu, dans notre journal, le roman de M. Aigueperse : *Main d'enfant*, nous fait supposer que nos abonnées apprendront avec plaisir sa publication en volume dans la même collection où figurent déjà *Grande Sœur* et *Les Etapes de Simone*, deux œuvres du même auteur, également intéressantes (4).

A. CHEVALIER.

(1) Librairie du Journal des Voyages, 8, rue Saint-Joseph. — Relié : 5 fr.

(2) Charavay et Mantoux, 14, rue de l'Abbaye. — In-4°, relié, 7 francs.

(3) Charavay et Mantoux, 14, rue de l'Abbaye. — In-4°, relié, 7 francs.

(4) Charavay et Mantoux, 14, rue de l'Abbaye. — In-8° raisin, relié, 6 francs.

(1) Charavay et Mantoux, 14, rue de l'Abbaye. — In-8°, relié, 4 fr. 50.

(2) Charavay et Mantoux, 14, rue de l'Abbaye. — In-8° raisin, relié : 4 fr.

(3) Firmin Didot. Bibliothèque des Mères de famille. — Broché : 2 fr. 50; cartonné : 3 fr. 50.

(4) Lecoffre, 96, rue Bonaparte. — 2 fr. 50.



# Mon Cousin Guy

(SUITE)



ELLE inclina la tête et, songeuse, elle s'assit sur l'unique banc du jardinet, d'où la vue s'étendait très loin sur l'horizon assombri de la mer. Un grand silence était autour d'elle, animé seulement par le chant grave des vagues. Mais les entendait-elle, ce jour-là ? Le visage appuyé sur ses deux mains croisées, elle pensait, troublée par les paroles de son père.

Certes, elle avait gardé inoubliable le souvenir de l'invitation à elle adressée par M<sup>me</sup> Chausey, au retour du Pardon de Kergoat ; mais jamais elle n'avait absolument cru qu'elle pourrait y répondre. Et cependant, voici que ce rêve insaisissable se précisait, devenait réalisable. Elle si curieuse de nouveau, si avide de mouvement, si vive d'imagination, elle avait tout à coup la possibilité de jeter un regard sur ce monde dont Douarnenez lui paraissait la petite, toute petite entrée... Et cette idée seule avait pour elle un charme magique et attirant que l'unique pensée de quitter son père pouvait affaiblir... Mais le docteur ne lui affirmait-il pas que le temps de la séparation passerait vite ? Elle avait en sa parole une foi absolue et naïve ; n'importe ce qu'il lui eût dit, elle l'eût cru, comme l'on croit ceux que l'on aime par dessus tout.

Aller à Paris !... Revoir ses charmantes cousines ! Revoir aussi son cousin Guy !... Si Arlette eût été capable de démêler ce qui se passait en son esprit, elle se fût aperçue que, maintenant, les héros de ses lectures, qu'ils fussent de preux chevaliers ou de simples gentilshommes appartenant à la société contemporaine, prenaient invariablement l'apparence d'un homme de haute taille, tout à la fois mince et robuste, les cheveux taillés en brosse au-dessus du front large, les yeux très vifs, un peu moqueurs, le sourire gai, éclairé par de grandes et belles dents sous une moustache blond fauve. Or, cet homme-là ressemblait fort à ce Guy de Pazanne qu'un hasard avait jadis placé tout à coup sur son chemin. Rien qu'en tournant un peu la tête, elle apercevait cet en-

droit de la route, où, pour la première fois, elle l'avait aperçu sous les traits d'un étranger qui la contemplait curieusement ; où pour la première fois, il lui avait parlé... Ensuite, comme ils avaient causé ensemble ! car, tout de suite, il lui avait inspiré une confiance étrange, l'attirant en même temps qu'il la dérouterait un peu... Et maintenant, elle n'avait qu'un mot à dire et elle le reverrait. Elle irait vivre là où il vivait ; elle connaîtrait ce qu'il connaissait ; elle aimerait ce qu'il aimait, peut-être...

Aller à Paris ! Ces trois mots bourdonnaient dans son jeune cerveau ; et ils y éveillaient toutes sortes d'images incertaines et confuses, tandis qu'elle demeurait les yeux perdus vers l'horizon gris. C'était comme si, tout à coup, un pli de l'impénétrable rideau qui lui fermait le monde, se fût soulevé brusquement, laissant filtrer jusqu'à elle un rayon de lumière inconnue. Derrière ce rideau, qu'y avait-il ?

Une voix près d'elle la fit tressaillir... Celle de son père, qui sortait de la chaumière et interrogeait doucement :

— A quoi pense mon Arlette, d'un air si grave ?

Une rougeur courut sur les joues de l'enfant, soudain arrachée à sa vague songerie.

— Je pense au voyage dont vous m'avez parlé...

— Est-ce donc qu'il t'effraie ? Préférerais-tu y renoncer ?

— Oh ! non, fit-elle avec une sorte de hâte.

Elle aurait eu, à cette minute, un regret extrême de voir se clore hermétiquement le mystérieux rideau.

— Non... Père, désirez-vous que j'aille à Paris ?

Il hésita une seconde, rassemblant toute sa volonté pour que sa voix ne tremblât pas.

— Je le désire beaucoup, mon enfant.

Elle murmura, presque effrayée de sa réponse :

— Alors, j'irai ; et je tâcherai de n'être pas trop malheureuse en me trouvant loin de vous.

Sans un mot, il se pencha et baisa le petit visage levé vers le sien, où rayonnaient les yeux candides, — des yeux d'enfant, avait trouvé Guy de Pazanne, habitué à voir des yeux de



femme dans ceux des jeunes filles qu'il rencontrait d'ordinaire.

Et silencieux, l'esprit plein de pensées, ils revinrent vers le pays, que la brume du soir enveloppait. Au loin, des lumières s'allumaient aux vitres, trouant la nuit de leur flamme tremblotante; et sous le ciel obscurci, se profilait en noir la silhouette élancée d'un clocher.

Arlette demanda :

— Père, entrez avec moi dans l'église... Voulez-vous? J'ai besoin de faire une prière pour vous!

— Oui, mon aimée, entrons.

L'église était toute sombre. Seuls, de distance en distance, des cierges étoilaient l'ombre; et leur clarté scintillante tombait sur les coiffes blanches de quelques femmes agenouillées sur la pierre, égrenant leur chapelet.

Arlette s'agenouilla comme elles, en vraie Bretonne, murmurant avec toute l'ardeur de son âme croyante, les mots de prière qui lui jaillissaient du cœur... Et le père, que la vie cruelle avait rendu sceptique, eut cependant un appel suprême vers l'Etre mystérieux qu'invoquait son enfant avec tant de foi, afin que l'avenir fût clément à la petite créature qui lui était si passionnément chère...

## VII

Le train filait toujours avec sa vertigineuse rapidité d'express. M<sup>lle</sup> Malouzeu somnolait, la tête un peu retombée sur le buste bien droit, dont la fatigue même du long voyage ne parvenait pas à briser la rigidité; et la lampe du wagon jetait sur son visage des reflets rougeâtres qui en accusaient les rides, en durcissaient l'expression d'ordinaire vive et souriante. Arlette en fut saisie, tournant par hasard la tête vers elle. Il lui semblait tout à coup se trouver avec une inconnue, une M<sup>lle</sup> Catherine ne ressemblant plus du tout à celle qu'elle avait connue jusqu'alors. Et une bizarre sensation de solitude traversa son âme impressionnable. Rien d'ailleurs ne la distrairait plus. Au dehors, la nuit, une nuit sans étoiles, régnait tout imprégnée d'un froid qui envahissait peu à peu le wagon; et l'on eût dit que le train courait entre deux murailles d'une ombre impénétrable, par delà lesquelles s'étendait ce monde qui éveillait si fort la curiosité d'Arlette. Mais voici que, tout à coup, ce monde l'effrayait presque...

Dans le silence de ce wagon d'aspect maussade, où s'entendaient seuls le bruit incessant des roues sur les rails et l'appel aigu du sifflet, une appréhension subite s'éveillait en elle à l'idée qu'elle allait se trouver toute seule au milieu d'une famille qu'en somme, elle

connaissait à peine. Avidement, elle cherchait à les revoir un à un, ces parents, presque des étrangers pour elle, à les revoir tels que leur image s'était gravée dans son souvenir : M<sup>me</sup> Chausey, avec son bon sourire; Charlotte, rieuse et amicale comme Madeleine; Guy, un beau grand garçon qui avait un peu l'air de la considérer comme une poupée vivante, amusante à écouter causer, à voir aller et venir, mais qui, en même temps, se montrait cordialement attentif auprès d'elle et la regardait par moments avec des yeux d'où la raillerie était bien absente...

Vraiment, en cette minute, elle avait besoin de se les rappeler tous ainsi, car, pareilles à un bourdonnement de mouche importune, lui revenaient les insinuations perfides et malveillantes de sa sœur Blanche au sujet de son séjour à Paris; les réflexions non moins décourageantes de M<sup>me</sup> Morvan sur l'impression peu flatteuse qu'allait produire dans une société très élégante, l'arrivée d'une petite Bretonne sauvage et sans aucun usage du monde. A tout cela, Arlette n'avait point pris garde, tant elle était réconfortée par la confiance que montrait son père dans l'accueil de M<sup>me</sup> Chausey. Mais maintenant son père était loin. Ah! bien loin d'elle... Et, à cette pensée, son cœur se gonfla de regrets aigus réveillant tout le chagrin éprouvé à la minute des derniers adieux, inondant son visage de larmes brûlantes... Oh! pourquoi était-elle partie?... Pourquoi, lui, avait-il tant tenu à ce qu'elle s'éloignât?...

Comme Paris était proche déjà! Voici que M<sup>lle</sup> Catherine, réveillée, se levait et rassemblait ses menus colis. Arlette passa son mouchoir sur ses yeux et, le front appuyé contre la vitre, regarda se préciser les milliers de feux encore lointains qui annonçaient la grande ville. D'instant en instant, ils devenaient plus brillants, plus nombreux, des silhouettes sombres de maisons se profilaient vaguement. Sur la voie élargie où courait le train, des wagons au repos s'alignaient; et voici qu'à son tour la masse de la gare se dessinait sous l'aveuglante clarté des phares électriques... Encore quelques minutes; puis quelques secondes, et, bruyamment, le convoi s'engouffra sous la toiture vitrée.

— Paris! tout le monde descend! cria un invisible employé qui courait le long du train.

Arlette se dressa, ne sachant vraiment pas, en cette minute, si elle était, ou non, contente d'arriver au terme de son voyage. Une lumière crue tombait des globes d'un blanc laiteux, inondant la gare, éclairant la fouie des créatures humaines qui s'agitaient en tous sens, s'appelaient, se répondaient, emplissaient d'une sourde rumeur cette grande



halle où la machine du train haletait avec un panache de vapeur et un bruit strident de sifflet.

— Allons, vite, petite, descendons, fit M<sup>lle</sup> Malouzec, prenant ses paquets ; sans quoi, ta tante croira que nous avons manqué le train et elle s'en ira.

— Et nous laissera ! Oh ! mademoiselle, dépêchons-nous !

Elle sauta hors du wagon, suivie de M<sup>lle</sup> Catherine ; et toutes deux, emportées par le flot des voyageurs, se dirigèrent vers la porte que surmontait le mot : *Sortie*.

— Je suis sûre que la voilà ! Je reconnais sa petite figure ! fit tout à coup une voix masculine bien timbrée.

Et, relevant la tête, Arlette aperçut un visage d'homme qu'elle n'avait pas oublié et qui lui souriait, émergeant d'un large col de fourrure.

— Mon cousin Guy !... Oui, c'est bien moi ! Aidez-nous à sortir de cette foule ! Je vais me perdre !

— Pas du tout ! fit-il gaiement, puisque nous sommes là maintenant pour vous garder. Louise, approche, voici notre petite voyageuse avec M<sup>lle</sup> Malouzec.

Fendant la presse, il attira derrière lui Arlette, tout étourdie de tant de mouvement ; et l'enfant, sans savoir comment la chose s'était faite, se trouva entourée, caressée, embrassée par trois femmes, également élégantes et jolies, qui lui adressaient toute sorte de mots affectueux de bienvenue. Elle se laissait faire, répondant un peu au hasard, dans le trouble de cette première rencontre, entendant que M<sup>lle</sup> Malouzec, elle aussi, parlait, et comprenant à peine ses paroles !

Quand elle reprit un peu conscience d'elle-même, elle aperçut devant elle ses deux cousines, séduisantes comme à Douarnenez dans leur costume d'hiver, puis sa tante, dont les lèvres s'entr'ouvraient sur ses belles dents pareilles à celles de Guy, qui luisaient justement entre ses moustaches, tandis qu'il la regardait de cet œil amusé qu'elle lui avait déjà vu en Bretagne.

— Petite Arlette, qu'avez-vous ? demandait-il en même temps. Comme vous nous regardez ! Est-ce que vous ne nous reconnaissez pas ?... Moi, je reconnais bien vos yeux, quoiqu'ils n'aient plus tout à fait leur même expression... Ce sont, pour le moment, des yeux de petite gazelle effarouchée.

— C'est effrayant tout ce monde, tout ce bruit ! dit-elle à demi voix.

Elle avait l'impression de vivre en rêve, dans un rêve très fatigant.

— Elle n'en peut plus, la pauvre chérie, interrompit M<sup>me</sup> Chausey. Et puis, elle doit être glacée après un pareil voyage ! Rentrons vite pour la réchauffer et la faire dîner. Guy,

vois donc si l'on s'occupe de ses bagages. Tu les feras envoyer. Nous allons toujours partir...

Et, se tournant vers M<sup>lle</sup> Malouzec, elle acheva gracieusement :

— Vous venez avec nous, mademoiselle. Nous vous enlevons aussi.

— Madame, vous êtes bien bonne et je vous remercie beaucoup. Mais je suis attendue...

— Attendue ! Oh ! mademoiselle Catherine, laissez-moi vous dire que vous avez tout l'air de me donner une mauvaise excuse !

— Et pourtant, madame, je vous dis la pure vérité. Je connais ici une femme de Douarnenez qui tient un petit hôtel ; je lui ai écrit. Elle m'a réservé une chambre pour ce soir. Excusez-moi si je ne vous accompagne pas, comme vous avez l'amabilité de me le demander, mais les vieilles plantes, pour se bien porter, ont besoin de n'être pas tout à fait dépayées ! C'est déjà beaucoup, pour une Bretonne de mon espèce, de se trouver aussi loin de sa Bretagne !

Elle riait franchement ; et elle était bien plus sincère encore que ne l'eût jamais supposé M<sup>me</sup> Chausey. Le fait est qu'elle ne se fût pas du tout sentie à son aise, transportée dans l'atmosphère parisienne qui était celle de M<sup>me</sup> Chausey et de ses filles. Elle achevait :

— Merci encore beaucoup, madame, de votre invitation. Si je ne vous dérange pas, j'irai demain voir la petite, qui est bien un peu mon enfant, puisque je l'ai vue pouponne !

Elle embrassa chaleureusement, sur l'une et l'autre joue, Arlette qui se jeta à son cou et serra la main des deux jeunes filles et de leur mère. Celle-ci, toujours attentive, dit aussitôt à son frère :

— Guy, tu accompagneras mademoiselle jusqu'à sa voiture. Nous allons regagner la nôtre. Tu viendras nous y dire adieu.

Courtoisement, il escorta M<sup>lle</sup> Malouzec, qui s'en défendait, essayant de garder en main son vaste sac de voyage. Mais Guy insista avec tant de bonne grâce pour s'en charger, qu'elle dut capituler et en passa par où voulait ce grand garçon, qui avait l'air d'un prince, pensait-elle, dans sa pelisse de fourrure. Pour la première fois de son existence, elle se laissait traiter en dame et en oubliait un peu ses préventions contre « les messieurs de Paris ».

Lorsque Guy revint vers la voiture de sa sœur, les quatre femmes étaient déjà installées ; et la forme mince d'Arlette se distinguait dans l'ombre du coupé, où sa blanche petite figure faisait une tache claire.

— Alors, Guy, à ce soir, n'est-ce pas ? demanda M<sup>me</sup> Chausey. Tu viendras un instant avant d'aller aux Français ?

— Oui, sûrement.



— Mon cousin, vous ne venez pas avec nous ? fit Arlette des profondeurs de la voiture.

Et il y avait un imperceptible désappointement dans son accent.

— Hélas ! ma cousine, je ne dine pas chez moi. Mais je ne manquerai point d'aller vous faire ce soir ma visite de bienvenue, savoir si vous ne vous déplaidez pas trop à Paris. Au revoir, Arlette.

— Au revoir, Guy, fit-elle, amusée de prononcer ainsi familièrement le nom de son beau cousin.

Il s'inclina en fermant la portière et salua une dernière fois comme la voiture s'ébranlait.

... Si quelques heures plus tard, on eût demandé à Arlette ce qu'elle avait fait depuis sa sortie de la gare, elle eût été bien en peine de le raconter clairement, car il lui semblait, à partir de ce moment même, être plus que jamais emportée en plein rêve. Dans son souvenir, elle gardait d'abord la vision confuse de rues nombreuses traversées par la voiture, garnies de maisons hautes et sombres ; puis de magasins très nombreux aussi ; d'un fourmillement de voitures et de silhouettes noires très fugitives qu'on lui disait être des passants. Ensuite le coupé s'était arrêté. Elle avait monté un large escalier dont les marches disparaissaient sous un tapis souple au pied. Elle avait vu s'ouvrir devant elle une succession de pièces qui lui paraissaient dignes de figurer dans un palais, jusqu'au moment où la voix affectueuse de sa tante lui avait dit :

— Ici, chérie, tu es chez toi !

Chez elle ! C'était une chambre riante, tendue d'étoffe japonaise à dessins bizarres sur un fond bis ; une lampe, coiffée d'un abat-jour rose, y brûlait ; et un parfum de violettes emplissait l'air attiédi, s'échappant d'un bouquet épanoui dans un vase de cristal. Elle se souvenait vaguement d'avoir témoigné son ravissement d'une aussi jolie chambre, avec des mots qui lui valaient des baisers, mêlés de rires, de la part de sa tante et de Charlotte. D'ailleurs, elle parlait au hasard, suivant ses impressions successives. Puis Charlotte l'avait emmenée dîner ; et, plus que jamais, dans cette salle à manger si différente de celle de Douarnenez, elle avait eu plus intense encore, la sensation de vivre en un rêve, un rêve brillant, pareil à un conte de fées. N'était-elle pas vraiment la petite Cendrillon transportée chez sa marraine ?

Est-ce que, dans la réalité, elle aurait vu ainsi autour d'elle ces visages nouveaux qui lui souriaient ? Est-ce qu'elle aurait eu ainsi, sous le regard, une table fleurie de cyclamens roses, supportant de fins cristaux irisés par la lumière de la lampe, des plats d'argent marqués d'un grand chiffre que lui présentait un

domestique qui avait une mine solennelle de fonctionnaire dans l'exercice de son ministère...

Et, dans cette sorte d'éblouissement qui lui montait au cerveau comme une griserie légère, elle en oubliait sa crainte instinctive de commettre une bêtise, trahissant, sans en avoir conscience, ses étonnements de petite fille très neuve, avec des expressions d'une drôlerie naïve qui amusaient beaucoup son entourage.

Quand elle voulait rassembler un peu ses idées errantes et capricieuses, ainsi que des papillons fous, ses idées s'échappaient insaisissables. Elle ne parvenait pas à ressusciter dans sa pensée troublée, les souvenirs du jour précédent, à revoir la froide maison de Douarnenez et son jardin riant, la boutique basse de M<sup>lle</sup> Catherine, à retrouver même la dernière image qu'elle avait eue de son père dans la gare bretonne... Jusqu'aux lignes de ce visage chéri qui devenaient vagues, indécises, brouillées !... Et lasse de cette inutile et éternelle recherche, elle avait fini par songer tout à coup :

— Je le verrai ce soir quand je serai toute seule ! Comme il serait heureux de savoir combien tous sont bons pour moi !

Et puis le dîner s'était achevé ; et maintenant, Arlette venait de rentrer dans le petit salon qui lui avait arraché son premier cri d'admiration à son arrivée chez sa tante, car elle n'avait jamais aperçu dans aucune maison bretonne des meubles pareils, de soie claire, ni de semblables palmiers aux feuilles splendidement épanouies, ni tant de fleurs répandues à profusion dans les corbeilles et les vases, sur les tables, la cheminée, le piano à queue.

— Eh bien, petite fée, à quoi pensez-vous, la mine si sérieuse ? interrogea Charlotte, caressant les cheveux d'Arlette, qui l'avait conquise toute.

— Je ne pense pas, je ne peux pas ! Mes idées ne m'obéissent plus... Elles tourbillonnent... Elles s'en vont de droite et de gauche... Elles sont aussi occupées que mes yeux... C'est même bien fatigant !

— Surtout quand on a voyagé dix-huit ou dix-neuf heures. Demain, soyez tranquille, vous verrez sans fatigue, et nous ferons de notre mieux pour que vous ne vous ennuyiez pas de...

Charlotte s'arrêta une seconde, puis, avec malice, acheva :

— De M<sup>me</sup> Morvan.

— De M<sup>me</sup> Morvan ! Oh ! si vous saviez comme c'est délicieux d'être loin d'elle et de ne plus s'entendre gronder !

Elle avait parlé avec tant de conviction, que Charlotte éclata de rire. Aussitôt ses joues



# JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

On ne voit partout que fourrures. Collets, jaquettes, casques, tout est en fourrure. J'avoue que cette mode est non seulement riche, mais très pratique. Elle permet de se couvrir modérément dans l'appartement et d'avoir très chaud dehors, ce qui est plus sain à tous les points de vue.

On porte beaucoup de blouses en guise de corsages. Il y a même un modèle de blouse, auquel on a donné le nom du célèbre couturier qui en est l'inventeur, que je trouve ravissant. Il se fait en velours côtelé, par exemple, et se porte alors avec une jupe de drap uni, très évasée, et simplement liserée, dans le bas, de deux fermes rouleaux de velours juxtaposés.

Cette blouse est à plis creux, très plats et assez larges. Elle est un peu souple et retombante sur la ceinture. Puis, entre les plis, on pose un large galon clair, brodé ou pailleté, qui forme un fond, ou simule un transparent. C'est exquis. Quant aux manches, elles sont très, très drapées, très souples et un peu molles. Ce n'est que grâce à l'ampleur excessive qu'elles finissent par avoir un volume considérable; sur l'avant-bras, elles sont, bien entendu, absolument ajustées et très longues.

Quant au col, c'est en général un joli petit drapé terminé, de chaque côté du cou, par deux choux... Le faire mobile permet de le remplacer parfois par un ruché ou un chiffonné de dentelle bise; dans ce dernier cas, les choux sont encore indispensables, et de chaque côté s'en échappent deux longues et étroites barbes de dentelle plissée.

Ces barbes de dentelle sont si à la mode qu'on les ajoute même à un collier de fourrure et qu'on agrémenté encore l'édit collier de chrysanthèmes multicolores en guise de choux. Les fleurs se mettent donc, elles aussi, un peu partout et sur tout. J'ai vu jusqu'à des manchons qui en étaient exclusivement composés. Bien entendu, ceci n'est qu'une fantaisie qui ne peut compter dans la garde-robe que comme un supplément et non un fond. Mais je vous l'indique, parce qu'elle est jolie, nouvelle et serait fort bien de mise, par exemple, pour des visites de jour de l'an. Or, ce courrier vous parviendra précisément pour le 1<sup>er</sup> janvier, et, à cette occasion, je me permets, chères lectrices, de vous renouveler tous mes vœux de bonheur.

Ceci dit, et les salutations d'usage échangées, je con-

tinue l'énumération de quelques modèles nouveaux. Voici maintenant une robe de drap noir, toute simple, mais d'un cachet délicieux. Elle est unie, seulement le haut du corsage, comme le ballon des manches, est à crevés de satin blanc. C'est un rien; mais ce rien donne à cette toilette de laine un cachet de suprême élégance que ne parvient pas souvent à atteindre même une robe de soie.

Comme vêtement, on fait aussi des manteaux droits de demi-longueur. Ils se montent à plis plats sur un empiècement carré en velours ou en jais, avec aiguillettes ou pluie retombant sur le vêtement, dont le col est, comme tous les cols modernes, d'un genre absolument Médicis, c'est-à-dire très montant. Les manches, très larges et très longues, tombent droites, comme des manches pagodes exagérées. Parfois on les fend sur la couture du dessus, afin de pouvoir remuer le bras sans pour cela les faire changer de position.

On voit également quelques ceintures suisses, plutôt des corselets, mais à une seule pointe et à taille ronde, avec bretelles à l'intérieur. Généralement, ces ceintures se font en velours, de même que les manches et le col; dans ce cas, on emploie ou du velours noir, ou du velours assorti de nuance à celle de l'étoffe dont est composée la robe.

Comme ornement, sur les jupes, toujours beaucoup de quilles, de broderie, de passementerie, de rouleautés, de fourrure, de plume, ou de très petits blais. Des nœuds et des dégringolades de ruban en masse sur les toilettes de bal, de soirée et de dîner.

En voici une très simple que je vous signale :

Dos du corsage et de la jupe en bengaline dahlia clair. Devant, absolument drapé, en soie brochée du Japon, crème accentué. Autour du décolleté à peine échancré et en pointe, devant et derrière, fichu drapé à la paysanne. Manches drapées à l'antique et demi-longues. Enfin, sur la jupe, à la jointure des deux tissus, cascade de ruban de moire dahlia beaucoup plus pâle, presque d'un mauve rosé, entrecoupée de très jolis nœuds de ruban. La jupe de cette robe appuie à terre sans être longue.

Vous n'avez nulle idée de ce que cette toilette est jolie et, en résumé, de ce qu'elle est facile à porter.

MARIE-BERTHE.

Le 12<sup>e</sup> Album de travaux de l'Édition hebdomadaire (*blanche*) paru le 15 Décembre contient les travaux suivants : Sac pour courses. — Ecran à plomb. — Tapis pour lampe. — Jardinière, jeu de seaux à puits. — Ecran à main, Louis XVI. — Couverture de livre au point de Hongrie. — Corbeille à pain. — Trois angles de mouchoir. — Broderie Richelieu, broderie anglaise, application. — Bavoir avec application. — Vide-poche pour bureau, cabinet de travail.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N° 1).

JANVIER 1895.



## VISITES DANS LES MAGASINS

Mesdemoiselles, les renseignements suivants vous concernent tout particulièrement, puisqu'il s'agit de deux élégants trousseaux que M<sup>mes</sup> Forcillon sœurs viennent de faire pour M<sup>mes</sup> A. R. et S. T., deux aimables abonnées du *Journal des Demoiselles*. Tous les deux sont charmants et réunissent l'élégance et le confort à une coquetterie juvénile du meilleur goût. M<sup>mes</sup> Forcillon sœurs sont couturières du fait, leur talent est très prisé, et nos plus élégantes Parisiennes leur confient le soin de les rendre belles. Robes de satin blanc, l'une garnie de volants de crêpe lisse savamment posés en baldaquin avec des flots sur le corsage; le gros bouffant de la manche est voilé par une seconde manche en crêpe lisse très serrée au poignet, l'autre robe a une garniture de chèvre de Mongolie blanche tout à fait réussie. Quel joli froufrou léger et seyant! car le corsage en est agréablement pourvu. Voici deux costumes de visite en lainage et velours Liberty d'un vert idéal. La jaquette en velours à grands revers en moire sur lesquels s'enlèvent d'autres revers en zibeline; la manche à gros plis a un revers en fourrure. Le second est en faille vieux Bordeaux et peluche changeante vieux rose. A la jupe, des biais en peluche, et au corsage plissé, une haute ceinture enfermant de son drapé tout le bas du buste. Manche en peluche. Collet en peluche doublée de moire rose avec garniture de plumes noires.

Voici des costumes journaliers qui ne le cèdent en rien à ceux décrits, quant à la grâce de la façon, mais d'étoffes plus modestes. M<sup>mes</sup> Forcillon sœurs, 165, rue Saint-Honoré (place du Théâtre-Français), ont un réel talent et leurs prix sont raisonnables.

Très charmantes, les robes que M<sup>me</sup> Turle, 9, rue de Clichy, a faites pour les réunions de Noël et du Jour de l'an. Réussies à souhait. La gaze, les crêpés et les crépons, de jolies soieries souples et changeantes sont garnis sobrement, mais élégamment, de ruban, de mousseline de soie Liberty, de velours et de dentelle. M<sup>me</sup> Turle a un talent charmant; elle sait si bien approprier le genre de façon à la tournure de la personne qu'elle habilite! Ce mérite n'est pas le moins appréciable, d'autant plus qu'il ne se rencontre pas toujours, même chez les grands faiseurs en renom. La coupe de ses corsages est parfaite, elle cambre bien la taille. Beaucoup de goût dans le choix des garnitures et dans la manière de les disposer. Sur le corsage, les guimpes, les spirales, les fichus et les berthes font le plus joli effet, en retombant sur le volumineux bouffant de la manche, chiffonnés de quelques plis maintenus par un nœud. Très confortable, la jaquette à jupe courte gondolée, fort bien taillée. En drap à envers pelucheux, doublé de satin de couleur vive, elle est charmante. Le collet, M<sup>me</sup> Turle le réussit à merveille. En velours avec doublure de satin ouatée et piquée; brodé de jais, orné de fourrure disposée en un grand col rabattu avec très haut col montant; il est du meilleur goût. Même façon en drap ou en grosse vigogne. Les prix de M<sup>me</sup> Turle sont fort raisonnables, elle sait les mettre en rapport avec la bourse des jeunes filles.

Nous dirons aux retardataires, et il y en a toujours, qu'elles trouveront chez M<sup>me</sup> Cuchet, 25, faubourg Poissonnière, un choix de jolis ouvrages faits pour cadeaux d'étrennes. Ce sont des pelotes, des carnets de bal, des porte-cigares, des étuis à cigarettes, des boîtes à allumettes, des coussins, des ménagères, palette porte-photo-

graphiques, paniers à ouvrage, etc., etc. Toutes ces fantaisies utiles sont offertes et reçues avec grand plaisir, l'on ne peut en douter, car toutes sont de très bon goût, avec une pointe artistique. De très beaux travaux de tapisserie sont préparés avec soin; les dessins sont de style et le coloris bien en harmonie avec le sujet. De beaux points de Hongrie pour banquette, X, tapis, bande de portière, dessus de piano et draperie sont préparés avec la soie de Flandre, une sorte de fil brillant comme la soie d'Alger, plus solide, préférable à la laine parce qu'il ne craint pas les mites. Une collection charmante de travaux en satin, avec broderie en ruban de soie, ou à fil tiré, ou au point lancé repiqué. Application d'étoffe sur peluche. L'application de batiste sur tulle, cette ancienne broderie, redevient à la mode. M<sup>me</sup> Cuchet a fait préparer des mouchoirs de poche qui sont charmants et qui ne coûtent, échantillonnés, que 3 francs pièce. La dentelle Médicis est un travail amusant qui va vite; elle est d'un grand effet employée pour rideau, couvre-lit, et garniture de drap et de taie d'oreiller; le mètre de galon-dentelle coûte 10 et 20 centimes.

## HYGIÈNE

Eau et Pommade vivifiées de A. B., chimiste, chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

Nous ne pouvons indiquer à nos lectrices de meilleures préparations pour conserver une belle chevelure, arrêter la chute des cheveux, les faire repousser vivement et abondamment, même aux places dégarnies, retarder leur décoloration et rendre leur couleur primitive aux cheveux blanchis prématurément. Après les maladies, principalement après les maladies éruptives, elles sont parfaites. A l'usage habituel, faire une lotion d'eau et deux applications de pommade par semaine; c'est suffisant pour conserver les cheveux en bonne santé, brillants et souples, nettoyer le cuir chevelu et empêcher la formation des pellicules, qui souvent sont la cause de leur chute. Pour en arrêter la chute, rapprocher les applications de pommade deux ou trois fois par semaine et deux lotions. Préparations hygiéniques très recommandées par les médecins.

La demi-boîte, 4 francs; 1 franc le demi-flacon. Les renseignements les plus circonstanciés sont contenus dans une notice qui entoure boîte et flacon.

G. L.

L'Eau dentifrice du docteur Pierre est universellement connue. Réputation très méritée. Conserver les dents en bon état, empêcher la carie, l'arrêter si elle a endommagé une dent, raffermir les gencives, entretenir la blancheur de l'émail, tels sont les résultats de l'emploi continu de cet excellent dentifrice. Très agréable au goût, il laisse à la bouche une bonne impression de fraîcheur et l'haleine en est comme parfumée.

Sous la mousse embaumée des monts Jura se cache un gentil cyclamen dont M. Grandclément a extrait le suc pour en composer la Dermophiline au cyclamen, prépa-



## MÉTHODE RAHN

## Nouvel Enseignement Musical

FONDÉ SUR LA CONNAISSANCE DE L'HARMONIE ET DE LA MÉLODIE

Cette méthode est la véritable grammaire et l'orthographe de la musique. Elle explique simplement et clairement tout ce que les musiciens envient de savoir: composer, préluder, improviser, transposer, moduler, lire facilement la musique à première vue, trouver un accompagnement correct sous des chants qui n'ont point d'accompagnement, écrire ses propres pensées musicales comme on écrit une lettre, analyser un morceau de musique comme on fait l'analyse grammaticale et l'analyse logique d'une phrase littéraire, etc.

C'est à tort que l'on croyait ces connaissances réservées aux intelligences d'élite. Elles sont abordables à tout le monde. Chacun peut, à tout âge, les apprendre facilement et sans aucune tension d'esprit, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant les instructions suivantes qui sont un exposé sommaire, un échantillon, un spécimen, un plan de conduite de la première leçon orale que M. Rahn donne aux personnes qui connaissent les notes ou qui jouent déjà, tant soit peu, du piano. Ces quelques notions permettront au lecteur de voir par lui-même la grande simplicité qui règne dans la science de l'harmonie et de la composition musicale. Il verra combien cette science est attrayante à étudier, et se fera ainsi déjà par avance une idée nette des procédés suivis dans le nouveau mode d'enseignement musical que M. Rahn vient de publier sous le titre de *Méthode Rahn*.

## Gamme: Base de toute musique.

Tous les sons dont se compose un chant ou un morceau de musique quelconque, sont groupés par *familles*. Ces familles ont reçu le nom de *gammes* ou *tons*.

Il y a deux sortes de gammes: les gammes *majeures* (tons majeurs) et les gammes *mineures* (tons mineurs). Tout le monde connaît la gamme qui sert de type ou de modèle aux gammes majeures, c'est celle d'*ut majeur* ou de *do majeur*. Exemple A ci-dessous.

## Seconde: Dissonance.

Si l'on fait entendre dans cette gamme deux notes successives, comme *do ré*, ou *ré mi*, ou *mi fa*, etc., on obtient ce qu'on appelle une *seconde* ou un *intervalle de seconde*. (L'intervalle est la distance qui existe entre deux sons différents).

En frappant ou en jouant ensemble ces deux notes contigües, notre oreille en reçoit une impression désagréable, elle est choquée, et c'est ce qui a fait donner à la seconde le nom de *dissonance*. Exemple A suivant.

## Tierce: Consonnance.

Si l'on fait entendre dans la gamme les deux notes extrêmes d'une série de trois notes consécutives, comme *do mi* dans (*do ré mi*); *ré fa* dans (*ré mi fa*); *mi sol* dans (*mi fa sol*), etc., on obtient ce qu'on appelle une *tierce*, ou un *intervalle de tierce*.

En frappant ensemble les deux notes formant une tierce, l'oreille est agréablement flattée; et c'est ce qui a fait donner à cet intervalle le nom de *consonnance* ou *intervalle consonnant*. Ex. A.

Ex. A.

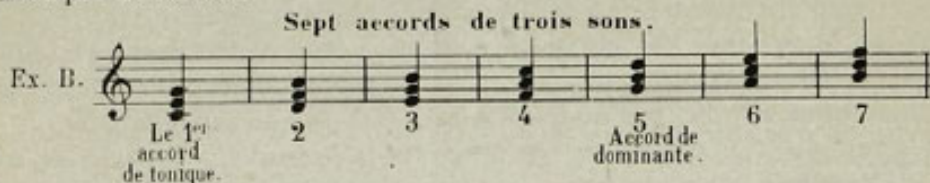
Cette leçon *spécimen* sera envoyée gratis à toute personne qui enverra un timbre de 15<sup>cent</sup> français ou étranger à M. Rahn, 22 rue Milton, Paris.



**Accord. — Accord de trois sons.**

Plusieurs sons différents entendus ensemble et qui frappent plus ou moins agréablement notre oreille, prennent le nom d'*accord*, et quelquefois d'*harmonie*.

Les accords se composent de *trois*, de *quatre*, de *cinq* et même de *six* sons différents. L'accord de trois sons se compose de *deux tierces* superposées, comme le montre l'exemple B. suivant. Sur chacune des sept notes de la gamme, on peut faire entendre un accord de trois sons. La gamme renferme par conséquent *sept* accords de trois sons. Exemple B. suivant.

**Accord de Tonique et accord de Dominante**

Parmi ces sept accords, celui qui a les fonctions les plus importantes à remplir dans une musique quelconque et qui peut être considéré comme le chef de famille, ou comme l'accord principal de la gamme est celui qui a élu domicile sur la 1<sup>re</sup> note ou sur le 1<sup>er</sup> degré de la gamme, comme l'accord (*do mi sol*) dans l'exemple B. ci-dessus. On l'appelle *accord de tonique*.

Après cet accord de tonique, celui qui est le plus employé et qui est absolument indispensable dans n'importe quel morceau de musique, est celui qui a élu domicile sur le 5<sup>e</sup> degré ou sur la 5<sup>e</sup> note de la gamme, comme dans l'exemple B. ci-dessus, l'accord (*sol si ré*). On l'appelle *accord de dominante*.

**Mélodie — Chant — Air. — Harmonie ou Accompagnement.**

On nomme *mélodie*, *chant* ou *air*, une suite de sons différents entendus les uns après les autres.

On appelle *accompagnement* l'harmonie ou les accords placés au-dessous des notes d'un chant. L'accompagnement fortifie et soutient le chant, lui donne plus d'expression et de vigueur.

**Rythme.**

On désigne sous le nom de *rythme*, la diversité, la différence de vitesse et de lenteur donnée aux sons.

Mettons sous les yeux du lecteur quelques rythmes: D'abord à *deux temps*, Ex. C. suivant.

**Symétrie dans le rythme.**

Il ne suffit pas pour produire des mélodies agréables, d'articuler d'une manière arbitraire, tantôt lentement et tantôt rapidement une suite de sons de durée inégale. L'inégalité de durée, donnée à une suite de sons, est soumise à la loi invariable suivante: Le même rythme doit reparaître dans le cours d'une composition, à de courtes distances de même longueur. Ce retour périodique du même rythme est, en effet, aussi indispensable que le rythme lui-même. Les personnes nées musiciennes ou qui ont le sentiment musical bien développé, obéissent instinctivement à la loi de la symétrie. Le forgeron en frappant l'enclume, le tambour en battant la caisse, nous offrent des exemples de la symétrie qui doit régner souverainement dans le rythme.

Faisons l'analyse du chant de l'ex. D. sur la page 3 ci-contre. Ce chant est formé des quatre notes *dore mi sol*, appartenant à la gamme d'*ut majeur*, et voyons comment s'y effectuent les retours périodiques des mêmes rythmes.

MESURE 1. On se sert du rythme d. de l'ex. C. ci-dessus (2 croches et une noire).

MESURE 2. Répétition du même rythme (2 croches et une noire).

MESURE 3. C'est le rythme b. de l'ex. C. ci-dessus (4 croches).

MESURE 4. Répétition du même rythme (4 croches).

MESURES 5. 6 et 7. Répétition des mesures 1. 2 et 3.

MESURE 8. C'est le rythme a. de l'ex. C. ci-dessus (2 noires). Nous avons fait de ces deux noires la note *do* (la 1<sup>re</sup> note de la gamme) qu'il faut, si l'on veut finir l'air.



Par l'analyse de ce chant, on remarque que :

Les mesures 1, 2, 5 et 6, sont formées chacune d'un même rythme (2 croches et une noire).

Les mesures 3, 4 et 7, sont composées chacune d'un même rythme (4 croches).

On constate que, dans le cours de ce chant, le même rythme reparaît souvent et à de courtes distances de même longueur. Par conséquent, la loi de la symétrie y a été observée.

Ex. D. 1<sup>re</sup> Phrase (suspensive) 2<sup>re</sup> Phrase (conclusive)

Mesure 1 2 3 4 5 6 7 8

Accord de tonique (do mi sol) dominante (sol si ré)

### Période. — Phrase. — Phrase suspensive. — Phrase conclusive.

Parmi les diverses divisions d'une composition musicale, celle qui doit d'abord fixer notre attention, est la PÉRIODE, car, de même que dans le discours oratoire, la période est un fragment du discours qui, à lui seul forme déjà une espèce de tout, de même aussi, dans un morceau de musique, la période est une petite composition à la fin de laquelle notre oreille paraît être complètement satisfaite.

En musique, de même qu'en littérature, une période est divisée en plusieurs phrases dont toutes sont dites SUSPENSIVES, excepté la dernière qu'on appelle PHRASE CONCLUSIVE, parce que la note qui la termine offre le caractère de repos final désiré par l'oreille. Cette note finale doit toujours être la 1<sup>re</sup> note de la gamme, la tonique, comme par exemple le *do* dans la gamme d'*ut* majeur.

Les périodes les plus simples et d'un usage très fréquent sont celles qui sont formées de deux phrases dont la première est *suspensive* et la seconde *conclusive*.

Les phrases les plus usuelles, soit *suspensives*, soit *conclusives*, se composent de quatre mesures. Telles sont les deux phrases de l'exemple D ci-dessus; la première, *suspensive*, finit à la 4<sup>e</sup> mesure; la seconde, *conclusive*, finit à la 8<sup>e</sup> mesure par la tonique *do*. Les 8 mesures forment une période.

Lorsqu'une musique doit être exécutée dans un mouvement vif, comme par exemple les valse, les phrases sont généralement formées de 8 mesures, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

### Avantage de composer grammaticalement de la musique pour apprendre vite et d'une manière attrayante les lois de l'harmonie et de la mélodie.

#### Notes réelles. Notes de passage.

Lorsqu'on analyse avec attention le chant d'un morceau de musique quelconque, on s'aperçoit bien vite que ce chant est formé de deux sortes de sons ou de deux sortes de notes :

1<sup>o</sup> Notes appartenant à l'accord qui sert à accompagner le chant. Ces notes sont appelées NOTES RÉELLES ou NOTES DE L'ACCORD.

2<sup>o</sup> Notes étrangères à cet accord. On les désigne sous le nom de NOTES DE PASSAGE.

Ainsi dans l'ex. E suivant de Rossini, l'accord qui sert à accompagner le chant est (*do mi sol*). Donc, tous les *do*, les *mi* et les *sol*, placés sur la portée de la clef de *sol*, sont des NOTES RÉELLES ou des notes de l'accord; tandis que les deux notes *si* et *ré*, étrangères à l'accord, sont des notes de passage.

Ex. E. ROSSINI.

si ré



## Sujet, Thème, Motif.

## Épisodes, phrases incidentes, phrases accessoires.

Ordinairement les deux, quatre ou huit premières mesures d'une mélodie ou d'un chant, contiennent l'idée mère, l'idée mélodique principale d'une ou de plusieurs périodes, quelquefois même de tout un morceau. On leur donne pour cette raison le nom de *sujet, motif* ou thème. A cette idée mère viennent ensuite se joindre d'autres idées accessoires appelées *épisodes, phrases incidentes, phrases accessoires*.

Ces phrases incidentes, afin de rester dans l'esprit du sujet ou thème initial, afin de refléter son caractère, doivent dériver, émaner de ce thème, c'est-à-dire doivent être formées de l'idée mère même.

Faisons voir comment chacun peut composer grammaticalement ou théoriquement des thèmes. Le lecteur, en examinant l'air de Rossini, ex. E sur la page précédente, a remarqué que le chant est bien formé de deux sortes de notes: *notes réelles* et *notes de passage*.

ANALYSE de l'exemple F suivant composé de 2 phrases, l'une suspensive et l'autre conclusive.

MESURE 1. Ce chant est formé avec le rythme g de l'exemple C qui précède. On a commencé cet air par *sol*; mais on aurait pu le commencer tout aussi bien par *do* ou *mi*, puisque l'accord qui sert à accompagner cette mesure a les 3 notes (*do mi sol*). Le *la* seul est note de passage. *Sol* et *mi* sont notes réelles.

MESURE 2. C'est la figure mélodique de la 1<sup>re</sup> mesure qu'on répète ou qu'on transpose un degré plus bas. L'accord accompagnateur est celui qu'on voit écrit, dans l'ex. B précédent, sur la 5<sup>e</sup> note de la gamme (*sol si ré*) l'accord de dominante. Cet accord peut se faire de 4 sons (*sol si ré fa*). Voir à ce sujet la *Méthode Rahn*, 3<sup>e</sup> leçon et principalement la page 18, *accord de septième dominante*. Pour accompagner cette mesure, on peut se contenter de donner à la main gauche (*sol si ré sol*) ou seulement (*si ré sol*) ainsi qu'on le voit déjà dans la 3<sup>e</sup> mesure de l'ex. D précédent. Le *fa*, étant au chant, n'a pas besoin d'être entendu aussi dans l'accompagnement.

MESURE 3 de l'ex. F suivant. C'est encore la même figure mélodique, le même dessin que dans les deux premières mesures; on l'a transposé de nouveau un degré plus bas, sur la note *mi*. L'accord accompagnateur est de nouveau le 1<sup>er</sup> degré, l'accord de tonique (*do mi sol*). Le *fa* est note de passage.

MESURE 4. C'est avec le rythme e de l'ex. C précédent que cette mesure a été composée. L'accord du 5<sup>e</sup> degré (*sol si ré*) ou (*sol si ré sol*) doit servir à accompagner cette mesure. Le *do* est note de passage. Le *ré* (noire) marque la fin de la phrase suspensive.

MESURES 5 et 6. Copie ou répétition des mesures 1 et 2.

MESURE 7. Les deux notes *mi do* font partie de l'accord (*do mi sol*) qu'il faut pour accompagner ce premier temps de la mesure. Au second temps, *ré* et *sol* se trouvent dans l'accord (*sol si ré*) ou (*sol si ré sol*) ou (*sol si ré fa*) dont on servira pour accompagner ce second temps.

MESURE 8. Le *do*, note finale, vient terminer la phrase conclusive et la période de 8 mesures.

Phrase suspensive

Ex. F.

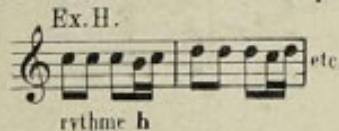
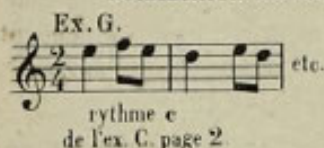
The musical score for Example F consists of two systems of staves. The first system contains measures 1 through 4, and the second system contains measures 5 through 8. Measures 1-4 are labeled 'Phrase suspensive' and measures 5-8 are labeled 'Phrase conclusive'. The score is written in 2/4 time. The piano accompaniment is shown in the lower staves. Measure 1 is labeled 'Mesure 1' and 'accord de tonique'. Measure 2 is labeled '2' and 'dominante'. Measure 3 is labeled '3' and 'dominante'. Measure 4 is labeled '4' and 'dominante'. Measure 5 is labeled '5' and 'accord de tonique'. Measure 6 is labeled '6' and 'dominante'. Measure 7 is labeled '7' and 'dominante'. Measure 8 is labeled '8' and 'dominante'.



### Périodes de 8 mesures à composer par le lecteur.

Le lecteur continuera et finira les commencements d'airs que nous lui donnons dans les exemples G. H. et I suivants. A cet effet, il se servira de la même charpente, de la même carcasse harmonique ou des mêmes accords que nous avons employés nous-mêmes dans l'ex. F sur la page 4 ci-contre. Avec ces deux simples accords (*do mi sol*) et (*sol si ré*) ou (*sol si ré fa*), on peut composer une infinité de mélodies différentes : on n'a qu'à changer, varier les rythmes. Toutefois, dans une même période, il ne faut pas faire usage de trop de rythmes différents, sans quoi ils produiraient des chants incompréhensibles, ainsi que nous allons en donner un exemple tout à l'heure.

Commencement d'airs à continuer et à finir par le lecteur.



### Nécessité absolue de ne pas trop varier le rythme dans la composition d'un air.

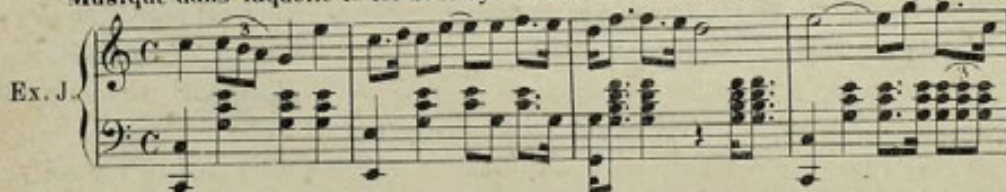
Nous pourrions mettre sous les yeux du lecteur un nombre prodigieux de commencements d'airs à deux, à trois et à quatre temps. Mais il lui sera bien facile d'en créer lui-même tant qu'il en voudra. L'essentiel est, dans la composition d'une période musicale, d'obéir à la loi de la symétrie qui doit régner dans une succession de sons pour produire un chant agréable à entendre.

Pour que chacun ait la certitude de l'importance et de la nécessité absolue qu'il y a d'obéir à cette loi impérieuse de la symétrie qui doit régner souverainement dans la composition d'une mélodie et de son accompagnement, écrivons une phrase dans laquelle nous voulons violer cette loi.

Nous prions le lecteur de vouloir bien exécuter sur le piano le chant et l'accompagnement de l'exemple J suivant. Après avoir entendu cette musique bizarre et étrange, dans laquelle aucune oreille ne saurait distinguer, ni saisir un air, on sera tout à fait convaincu de la nécessité qu'il y a de répéter souvent et d'une manière symétrique, le même rythme, les mêmes intervalles, les mêmes figures ou les mêmes dessins mélodiques et harmoniques dans la composition d'un morceau de musique quelconque.

Analysons la musique baroque et confuse de l'ex. J suivant. La phrase se compose de 4 mesures et de 4 rythmes différents. Il y a ensuite un changement continu de figure et de forme dans la succession des intervalles qui, tous, sont dissemblables, ce qui produit naturellement un gâchis, un affreux pêle-mêle. Dans cette suite désordonnée de sons, d'oreille la plus complaisante ne peut comprendre un air. Ajoutez ensuite à ce chant brouillamini un accompagnement disparate qui change aussi à chaque mesure, et vous aurez le comble de l'anarchie qui règne dans cette musique incompréhensible.

Musique dans laquelle la loi de la symétrie est violée dans le chant et dans l'accompagnement.



Faisons voir comment avec peu d'éléments rythmiques et mélodiques, par exemple avec une mesure seulement, soit la 1<sup>re</sup> de l'ex. J qui précède, on peut composer de la musique agréable à entendre et qu'on retient facilement si, à son tour, l'accompagnement est fait d'une manière régulière et symétrique.

Cette 1<sup>re</sup> mesure est formée de deux éléments rythmiques différents : de *noires* et de *croches* (un triolet). Nous allons donc composer la période suivante uniquement avec ces deux éléments : la *noire* que nous répéterons 14 fois dans le cours de la période, et le *triolet* que nous répéterons 17 fois. Vérifiez dans l'ex. K suivant.



**Phrase suspensive.**

Mouv! de Marche.

EX. K.

**Phrase conclusive.**

Nous donnons les trois exemples suivants pour montrer qu'avec chacune des autres mesures de l'exemple J, qui se trouve sur la page précédente, on peut composer des airs corrects. Nous prenons la 2<sup>e</sup> mesure pour en former l'ex. L ci-dessous; la 3<sup>e</sup> mesure pour la composition de l'ex. M; la 4<sup>e</sup> mesure pour en faire l'ex. N. Nous n'avons écrit dans ces trois exemples que la phrase suspensive; le lecteur y ajoutera facilement la phrase conclusive, d'après les instructions qui précèdent et principalement dans celles qu'il trouvera dans notre ouvrage intitulé *Méthode Rahn*.

EX. L.

EX. M.

EX. N.

### Accord de sous-Dominante.

Nous avons vu sur la page 2, exemple B, que la gamme donne naissance à 7 accords de trois sons. Parmi ces 7 accords, il y en a qui sont plus usités les uns que les autres. Ce sont principalement les accords parfaits majeurs, au nombre de *trois*, dans chaque gamme majeure, que les compositeurs emploient le plus souvent. Voyez dans la *Méthode Rahn* la formation, la structure et le nom de chacun des 7 accords contenus dans la gamme majeure, page 13, et les 7 accords de trois sons que renferme la gamme mineure, page 27.

Dans les exemples précédents, nous n'avons encore employé que *deux* de ces *trois* accords parfaits majeurs: celui qui se trouve sur la 1<sup>re</sup> note de la gamme (*do mi sol*) et celui sur la 5<sup>e</sup> note (*sol si ré*) ou, si on la fait de 4 sons, (*sol si ré fa*).

Mais jusqu'ici nous n'avons pas encore fait usage de l'accord placé sur le 4<sup>e</sup> degré (*fa la do*). Dans l'ex. O suivant, nous l'employons dans les mesures 17, 18, 25 et 26.

Cet ex. O est une *valse*, c'est pourquoi les phrases y ont une étendue de 8 mesures. Dans ce genre de musique, exécutée dans un mouvement très vif, les phrases ont parfois 16 et quelquefois jusqu'à 24 ou 32 mesures d'étendue.



Les mesures 29, 30, 31 et 32 appartiennent à la gamme de *sol majeur*. On y voit (mesure 29 et 30) l'accord de 4 sons placé sur la 5<sup>e</sup> note de cette gamme, sur la note *ré*; cet accord est (*ré fa # la do*). Dans les mesures 31 et 32, il y a l'accord placé sur le 1<sup>er</sup> degré de *sol majeur* (*sol si ré*). Voir, au sujet de ce changement de gammes, les principes sur les modulations qui se trouvent dans la *Méthode Rahn* aux 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> leçons.

Valse. **Phrase suspensive**

Ex. 0. Mesure 1 2 3 4 5 6 7 8

Ces accords sont d'une exécution plus facile que les mêmes accords de la phrase suivante.

**Phrase conclusive**

9 10 11 12 13 14 15 16 FIN.

**Phrase suspensive**

17 18 19 20 21 22 23 24

**Phrase suspensive**

25 26 27 28 29 30 31 32 Da Capo.

Modulation en Sol majeur.

La loi de la symétrie dans le rythme et dans la répétition des mêmes figures mélodiques, des mêmes intervalles, n'est pas moins impérieuse à observer dans la composition d'une valse que dans la composition de n'importe quelle autre musique.

La valse de l'ex. 0 ci-dessus est formée de *six* rythmes différents que voici :

- Le rythme ( ) revient 12 fois (mesures 1, 3, 9, 11, 18, 19, 22, 23, 26, 27, 30 et 31).
- Le rythme ( ) revient 8 fois (mesures 2, 4, 10, 12, 17, 21, 25 et 29).
- Le rythme ( ) revient 6 fois (mesures 5, 6, 7, 13, 14 et 15).
- Le rythme ( ) revient 4 fois (mesures 8, 16, 20 et 28).
- Le rythme ( ) vient 1 fois (mesure 24).
- Le rythme ( ) vient 1 fois (mesure 32).



Donnons au lecteur quelques commencements de valse qu'il pourra ensuite continuer et finir lui-même. Il peut très bien se servir, s'il le veut, des accords qui figurent dans l'exemple O. sur la page précédente et composer sur ces accords des valse qui auront ainsi une étendue de 32 mesures.

Commencements de Valse.

Ex. P.	Ex. Q.



ration hygiénique des meilleures pour combattre les morsures de la bise et faire disparaître les taches de rousseur. Ajoutons qu'elle prévient les rides et qu'elle donne au teint la transparence et la fraîcheur. Prix de la boîte franco, 3 francs; le mode d'emploi est indiqué dans la notice qui enveloppe chaque boîte.

Le succès de la Dermophiline va toujours grandissant; c'est dire que les personnes qui en font usage sont parfaitement contentes du résultat, tant pour l'hygiène que pour la coiffure.

M. Grandolémont, pharmacien-chimiste à Orgelet (Jura), a obtenu mention honorable et diplôme d'honneur.

Nous avons précédemment parlé de sa pommade Philodème; aujourd'hui, nous ne ferons que de l'indiquer de nouveau.

#### CADEAUX D'ÉTRENNES

Quels bonbons que les chocolats Pihan! Est-il rien de plus exquis, de plus savoureux! Une charmante souveraine, aujourd'hui veuve, hélas! les avait surnommés, l'an dernier, les « bonbons du paradis ». Pour enveloppe à toute la saveur de ces chocolats fondants, croquants, à la crème, au café, à la pistache, etc., le grand chocolatier, 4, faubourg Saint Honoré, prépare des sacs, des corbeilles, des bourses, fouillis de soie, de fleurs et de dentelle, qui sont des merveilles de goût original et d'élégante distinction.

Les étrennes tout à fait chic doivent porter la marque de Pihan, nous en avertissons nos lectrices.

L'huile de foie de morue convient pour ainsi dire à tout le monde; ils sont légion, ceux qui lui doivent la santé. Seulement, les personnes de goût et d'estomac délicats ne peuvent l'absorber.

C'est pour obvier à cet inconvénient que le docteur Vivien a composé son *Vin de Vivien*, qui contient tous les principes bienfaisants de l'huile de foie de morue sans en avoir le goût désagréable.

Ecrire directement à M. Vivien, rue Lafayette, 126, à Paris.

#### FLEURS NATURELLES, CORBEILLES DE TABLE BOUQUETS DE MARIÉES

Maison Chénier, 7, rue de Provence

Nous remarquons dans la maison Chénier, une magnifique corbeille de mariage destinée à M<sup>me</sup> de S. L'arrangement artistique de cette corbeille fait ressortir davantage la beauté et la fraîcheur des fleurs; nous avons admiré également le surtout de table pour la même cérémonie.

L'on peut adresser des commandes de corbeilles de table, de bouquets de mariées, plantes d'appartement de toutes sortes et de toute provenance. — Envoi en province.

### EXPLICATION DES ANNEXES

#### GRAYURE DE MODES n° 5023

Modèles de M<sup>me</sup> Thirion, boulevard Saint-Michel, 47

**TOILETTE DE DINER.** — Robe en satin mordoré broché de noir. Jupe droite unie. Corsage décolleté, croisé, avec guimpe de tulle brodée de jais; draperie en satin uni, enserrant le bas du corsage, prise à la taille dans une boucle de jais et tombant en écharpe à bouts effilés jusqu'au bas de la jupe; manche courte bouffante à bracelet de têtes de plumes; col de plumes.

**TOILETTE DE SOIRÉE.** — Jupe légèrement drapée du côté gauche, en bengaline brochée rose, ouvrant dans le bas sur une quille en surah uni; le bas de la jupe est bordé d'un petit marabout en taffetas effilé rose (une petite bande de 3 centimètres environ, effilée des deux côtés en laissant au milieu 2 ou 3 millimètres pour la coudre); coquillé de dentelle partant de la ceinture et descendant jusqu'au bas, bordant la partie ouverte; l'autre bord de l'ouverture est également orné d'un coquillé. (Patron découpé joint à ce numéro.) — Corsage froncé dans une ceinture de velours mousse; volant de dentelle autour du décolleté carré et petit marabout effilé faisant tête; manche bouffante, drapée sur le dessus, maintenue par un nœud de velours mousse; collier de velours mousse.

#### MODÈLE COLORIÉ

Modèle de M<sup>me</sup> Cuchet, rue du Faubourg-Poissonnière, 25

GARNITURE DE TOILETTE en broderie plate de 2 tons

vieux or sur toile granitée crème, ornée d'un entre-deux et bordée d'une dentelle en dentelle Médicis.

#### CARTONNAGE

CALENDRIER LOUIS XV, pour 1895. Voir le croquis du calendrier monté et l'explication page 8, Album de janvier.

#### PREMIER ALBUM DE TRAVAUX

Costume en drap moucheté. — Petite gerbe fougère. — Entre-deux. — Costume en vigogne et drap. — Miriam. — Costume d'intérieur pour petit garçon. — R P P, point de de croix. — Empiècement de chemise. — Petit motif broderie. — Garniture. — R L. — Manteau long. — Petit tapis, broderie avec émaux. — V M. — Garniture. — Joséphine. — Petit entre-deux. — Tapis carré. — Enveloppe à linge. — Marguerites en tapisserie pour semé. — Paravent de lumière. — Denise. — Angle, broderie avec jours. — Jupe, dos (patron découpé). — Calendrier, montage. — Gabrielle avec grande guirlande. — Noëmi. — V G. — J C D. — Dessous de lampe, broderie avec paillettes.

#### PATRON DÉCOUPÉ

JUPE, 2<sup>e</sup> toilette, gravure 5023 et page 7, Album de janvier.



# CADEAU D'ÉTRENNES

## L'HERBIER DU JOURNAL DES DEMOISELLES

DESTINÉ A  
LA RECOLTE DES PLANTES PRINTANIÈRES ET A L'ENLUINURE

### Langage des Fleurs Motifs d'Aquarelles

RENFERMÉS DANS UN TRÈS ÉLÉGANT CARTONNAGE.

PRIX : Paris, 6 fr. — Union postale, 7 fr. 50 — Départements, 7.

Cet HERBIER, d'un caractère essentiellement nouveau, a pour but de développer chez les jeunes filles le goût de la BOTANIQUE, tout en leur procurant d'intéressants MODELES D'AQUARELLE par un choix de dessins faciles à colorier.

Il suffit d'envoyer un mandat-poste à l'ordre de M. F. THIERY, 14, rue Drouot

## Albums de musique du « Journal des Demoiselles »

L'Administration du *Journal des Demoiselles* offre cette année à ses abonnées deux Albums de musique. Couverture illustrée en couleurs.

Le premier est une attrayante collection de fantaisies originales ; le deuxième est exclusivement composé de musique dansante et contenant tous les morceaux nécessaires pour organiser une soirée dansante complète. Pour être à même d'en juger, nous donnons le titre de tous les morceaux dont est composé chaque Album :

### 1<sup>er</sup> ALBUM

Contenant 12 morceaux originaux de musique moderne

<i>Chasseurs à pied</i> (marche).....	CLÉRIE.
<i>Regrets de Mignon</i> (transcription).....	DENYS.
<i>Romance et boléro</i> (fantaisie).....	CROISEZ.
<i>Menuet Mignon</i> (menuet).....	DUVERNOY.
<i>Bouquet mélodique</i> (morceau de salon).....	DECH.
<i>Guitare</i> (pizzicato).....	SCHNEKLUD.
<i>Skobelev</i> (marche russe).....	GAY.
<i>Printemps</i> (gavotte).....	FAUCHEY.
<i>Romance sans paroles</i> (caprice).....	J. MULLER.
<i>La belle Tyrolienne</i> (transcription).....	NEUSTEDT.
<i>Refrain du gondolier</i> (barcarolle).....	SUDFESS.
<i>Revue nationale française</i> ...	P. DARTHU.

### 2<sup>e</sup> ALBUM

Les bals parisiens (répertoire mondain)

<i>Biribi</i> (polka).....	BROUSTET.
<i>Fiametta</i> (mazurka).....	G. PARÈS.
<i>Souvenir de Boulogne</i> (valse).....	J. MULLER.
<i>Joyeuse</i> (polka).....	TRJELLI.
<i>Bayonnaise</i> (schottisch).....	STRAUSS.
<i>Les Lanciers</i> (quadrille).....	CROISEZ.
<i>Ma pensée</i> (mazurka).....	LA TOUR DE PIN.
<i>Moisson de roses</i> (valse).....	BROUSTET.
<i>Eclats de rire</i> (polka).....	THUILLIER.
<i>Ninon</i> (gavotte).....	DEMARQUOY.
<i>Bonne nouvelle</i> (galop).....	FLOQUET.

Bien désigner celui des deux Albums que l'on désire. — Pris au bureau : 2 fr. 50 par Album. Franco : 3 francs.



## RELIURE MOBILE

POUR CONSERVER ET CLASSER LES 12 NUMÉROS  
du JOURNAL DES DEMOISELLES  
Avec tous leurs suppléments

Avec ce classeur on peut relier quelle qu'en soit l'épaisseur et retirer instantanément avec la plus grande facilité une ou plusieurs pièces sans déranger les autres. Chaque pièce est maintenue séparément par un élastique. Cartonage toile verte avec 12 rayons pour tenir 12 livraisons et la table, titre or sur le plat de la couverture.

Prix, au bureau du journal, 14, rue Drouot :  
3 fr. 50

Pour recevoir franco par colis postal, envoyer à l'ordre de M. Fernand THIERY un mandat-poste de 4 fr. 35.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



s'empourprèrent si fort, que sa cousine eut pitié d'elle.

— Je vous taquine, chérie. Et, pour m'échapper, vous voudriez bien vous réfugier, je suis sûre, vers le piano, qui paraît vous tenter. Voulez-vous nous faire un peu de musique? Ce serait tout à fait gentil de votre part!

— Oh! non, pas ce soir... Je ne pourrais pas chanter ce soir, comme je le faisais d'ordinaire auprès de papa. Je ne pourrais pas! Mais j'aurais tant de plaisir à vous entendre, vous!

— Moi! enfant, je n'ai pas touché mon piano depuis un nombre incalculable de jours. Quand on est fiancée, vous saurez cela plus tard, Arlette, on ne fait plus que des courses!

— C'est positif, insista-t-elle drôlement, tandis qu'Arlette examinait interdite, se demandant si elle faisait ou non. Mais Madeleine vous jouera tout ce que vous voudrez!

— Cela ne l'ennuiera pas?

— Mais pas du tout, au contraire! C'est une musicienne fanatique, à en juger par les heures d'étude qu'elle s'accorde chaque jour.

— Et je puis aller l'écouter dans la serre? J'aime tant à entendre la musique sans voir d'où elle vient.

— Comment, à Douarnenez, on est aussi wagnérien? Allez, petite fille, faites comme il vous est agréable.

— Où l'envoies-tu, Charlotte? interrogea de loin M<sup>me</sup> Chausey... Dans son lit?... C'est ce qui lui serait le meilleur. Elle doit n'en pouvoir plus, la pauvre fillette.

— Oh non! Je ne suis plus fatiguée du tout, protesta vivement Arlette. Ne me renvoyez pas encore dans ma chambre, je vous en supplie.

C'était vrai qu'elle n'éprouvait plus aucune fatigue. Mais en eût-il été autrement, elle n'aurait bien sûr pas voulu s'en aller dès maintenant se reposer. Guy n'avait-il pas dit qu'il viendrait... et pour elle!... Qu'aurait-il pensé de la savoir déjà endormie, comme un bébé qu'on envoie coucher aussitôt son dîner!

Madeleine, complaisante, s'était assise au piano. Arlette se glissa dans un coin de la serre d'où le piano était invisible, et elle écouta. De sa place, elle apercevait, au bout du salon, Charlotte et son fiancé en grande conversation et M<sup>me</sup> Chausey qui s'approchait d'eux. Tous les trois, ils se mirent à considérer des papiers, que le jeune homme tirait de son portefeuille. Puis, du piano, un accord monta, et Arlette ferma les yeux pour mieux recueillir en elle ses impressions. Le jeu de Madeleine était comme elle-même, correct et fin, un jeu de jeune fille très bien élevée, qui livre peu d'elle-même et se révèle seulement l'élève d'un professeur de talent. Mais sur l'être passionné pour la musique qu'était Arlette, la moindre

harmonie possédait une incomparable puissance. Qu'y avait-il donc dans la page de Chopin que jouait Madeleine, avec une réelle expression, pour qu'Arlette vibrât toute en l'écoutant? Les larges ondes sonores jaillies de l'ivoire semblaient l'envelopper. Et, à mesure qu'elles montaient, — chose étrange! — elles se prenaient à réveiller dans son cœur la vision tant désirée de la calme maison de Douarnenez, où était son père. Les paupières toujours closes, n'étant plus distraite par le monde extérieur, elle se retrouvait dans le cabinet de travail où elle passait tant de délicieux instants avec lui. A cette heure, il devait y être! Que faisait-il?... Est-ce qu'il ne souffrait pas de la savoir loin, loin, si loin de lui! — car il avait fallu des heures et encore des heures pour qu'elle fût à Paris... Peut-être, en cette même minute, il pensait à elle... Il regrettait de l'avoir laissée partir. En elle aussi, se réveillait l'âpre douleur de la séparation, dont une première fois déjà elle avait senti l'angoisse dans le wagon assombri; et, peu à peu, des larmes silencieuses glissaient sur son visage sans même qu'elle en eût conscience. Un besoin de tendresse, une soif ardente de ne plus être solitaire, d'entendre une parole amie, de crier à quelqu'un ou à quelque chose sa détresse morale, la pénétraient peu à peu irrésistiblement.

Et, cependant, elle n'osait s'en aller là-bas, à l'autre bout du salon, demander secours contre son isolement à M<sup>me</sup> Chausey et aux deux fiancés, toujours absorbés dans leur conversation; Madeleine jouait maintenant un scherzo avec une prestesse qu'on n'eût pas attendue d'elle, si calme. Sous ses doigts, les notes roulaient, se pressaient ainsi que, sur la plage du Ris, se pressaient les milliers de gouttes qui faisaient les belles vagues souples tant aimées d'Arlette. Ah! que d'heures allaient s'écouler avant qu'elle les revît, avant qu'elle retrouvât ce coin de terre bretonne où était son cœur...

Brusquement, elle tressaillit. A travers les sonorités éclatantes du piano, arrivait jusqu'à elle la voix joyeuse de Guy qui l'appelait:

— Arlette, petite Arlette, où vous êtes-vous cachée? Ah! je vous trouve! Impossible de vous dissimuler davantage. J'aperçois le bout de votre pied, un véritable pied de Cendrillon.

Guy s'avancait vers elle. Il demeura stupéfait, rencontrant le regard humide de ces yeux dont il connaissait surtout l'éclair joyeux.

— Arlette, qu'avez-vous?

— Je n'ai rien... J'écoute la musique!

— C'est la musique qui vous fait pleurer? Pourquoi pleurez-vous?

— Parce que je suis très sotte, fit-elle, tam-



ponnant en hâte son mouchoir sur ses cils mouillés.

Il sourit, malgré lui, d'un sourire qui se perdit tout de suite sous sa moustache blonde.

— Ce n'est pas une raison, cela. Vous ne voulez pas me dire ce que vous avez? Quelqu'un de nous vous aurait-il fait de la peine? Ce serait bien involontairement. Nous étions tous si désireux de vous faire aimer votre séjour parmi nous.

La flamme un peu railleuse du regard de Guy s'était éteinte dans une expression de sollicitude affectueuse, et l'accent de sa voix était devenu très doux. Elle le devina réellement inquiet de ses larmes. Alors, son cœur se détendit un peu et un faible sourire glissa sur ses lèvres tremblantes encore :

— Ne vous tourmentez pas à cause de moi! Je vous assure que c'est stupide à moi de pleurer! Je ne suis nullement malheureuse au milieu de vous tous... Seulement... pendant que Madeleine jouait, je me suis mise à penser tout à coup à... la maison, à mon père!... Je me suis sentie si loin que...

— Que vous avez regretté bien fort de vous être laissé attirer hors de votre « home ». Pauvre Arlette! Pauvre petit oiseau loin de son nid!

Elle lui paraissait tellement jeune dans la naïveté de son chagrin qu'en lui, passa le désir instinctif de l'attirer comme l'on attire les enfants désolés pour les consoler sous les baisers qui apaisent. Mais il dit seulement de la même voix affectueuse :

— Arlette, ne pleurez pas, je vous en prie. Savez-vous que vous me remplissez de remords!... Comme il faut que nous pratiquions mal l'hospitalité, pour que vous vous sentiez ainsi dépaycée parmi nous!

— Oh! non, ne me croyez pas trop dépaycée! C'est le premier moment! Je ne suis pas encore habituée à n'avoir personne à qui dire tout ce que j'ai dans l'esprit, à qui parler de la maison!... Et puis aussi, j'ai peur de vous ennuyer tous! Je me trouve tellement insignifiante et mal élevée auprès de mes cousines!

Elle parlait d'un accent de détresse si sincère que Guy n'eut pas la cruauté de sourire devant cet aveu; il demanda d'un ton encourageant :

— Est-ce pour que je vous fasse des compliments que vous dites de pareilles choses?

— Oh! non! C'est parce que je les pense! Quand ma belle-mère me le répétait tous ces temps-ci, je ne la croyais pas. Mais, maintenant, je ne suis plus brave du tout!... Je suis sûre que je vais faire beaucoup de sottises, d'autant que je ne peux demander à personne de m'aider à les éviter!

— Et moi, je suis bien certain, au contraire,

que vous n'en commettrez aucune. D'ailleurs, si vous avez le moins du monde besoin de secours, n'avez-vous pas ma sœur et vos cousines?

— Oh! jamais je n'oserais recourir à elles!

— Pourquoi donc?

Arlette baissa un peu la voix :

— Elles m'intimident trop. Et puis, si elles me connaissent comme je suis, elles n'auraient qu'à ne plus m'aimer du tout! Je leur ferais peut-être l'effet que je produis sur M<sup>me</sup> Morvan! Madeleine surtout put m'intimider. Elle est si raisonnable, si sérieuse, si douce... Tout le contraire de moi, enfin! Quand j'aurai vécu quelque temps auprès d'elle, je crains bien qu'elle ne me trouve un vrai monstre!

Guy, cette fois, se mit à rire franchement :

— Je crois que vous ne courez aucun risque de ce genre. Mais, dites-moi, Est-ce que je vous intimide aussi?

Ses yeux limpides plongèrent dans ceux du jeune homme, qui avaient perdu leur expression railleuse. Et, en toute sincérité, elle répondit :

— Non, vous ne m'intimidez pas, surtout en ce moment où vous n'avez pas l'air moqueur. Les hommes, d'ailleurs, m'effraient beaucoup moins que les femmes. Je n'en ai jamais vu que de bons, tandis que des femmes!...

— Et bien alors, savez-vous ce qu'il faut faire, petite Arlette? Il faudra, quand vous en aurez besoin, user sans scrupule de ce que j'ai à vous offrir d'expérience mondaine, y recourir dès que vous serez embarrassée, dès que je pourrai vous être bon à quelque chose...

Elle l'écoutait, interdite, ravie, n'osant croire aux paroles qu'elle entendait :

— Et je pourrai vous dire tout ce que je voudrai, vous demander tout ce que je voudrai, vous parler de ce qui m'intéresse, comme je le faisais avec le capitaine?

— Mais, certainement! répliqua Guy, amusé de se voir mis au même rang que le capitaine.

— Et cela ne vous ennuiera pas?

— Au contraire. Je serai extrêmement fier si vous voulez bien me faire l'honneur de me considérer comme un grand ami auquel vous pourrez, autant que vous le souhaiterez, parler de votre « chez vous », de ce qui vous tient au cœur, vous fait plaisir ou peine...

— Oh! merci! merci! fit-elle avec une explosion de reconnaissance. Guy, vous êtes délicieux!

Mais, au moment même, un démon malin lui chuchotait à l'oreille les paroles tant de fois répétées de M<sup>me</sup> Malouze sur le peu de confiance qu'il faut avoir dans les discours des hommes...

Et, troublée dans sa joie, elle interrogea,



anxieuse : — Est-ce que vous pensez bien, Guy, tout ce que vous dites ?

— Comment, si je le pense ?...

— Oui, ce ne sont pas seulement des phrases aimables pour me faire plaisir..., pour me consoler ?...

— Quel scepticisme, Arlette ! Où allez-vous chercher ces vaines suppositions ?

— Oh ! Guy, ne soyez pas fâché... Mais, M<sup>lle</sup> Catherine dit que les messieurs, à Paris, font toujours des compliments aux dames et qu'il n'y a pas un mot de vrai dans leurs compliments !

— Eh bien, M<sup>lle</sup> Catherine n'est pas indulgente pour les messieurs de Paris ! Tous, pourtant, ne méritent pas une pareille sévérité. Il y a des exceptions. M<sup>lle</sup> Catherine le reconnaîtrait elle-même, si elle restait un peu dans notre ville... Je vous assure, Arlette, que, sur ce chapitre, quand il s'agit de vous, j'ai le droit, en conscience, de réclamer ma place parmi les exceptions !

— Vrai ?

— Vrai. Me croyez-vous maintenant ?

De nouveau, elle leva sur lui ses yeux clairs. Non, décidément, il ne paraissait pas se moquer d'elle... Et elle avait raison d'en juger ainsi. Pour lui, elle était devenue tout à coup une sorte de petite sœur, très attirante avec cette naïveté et complète absence de vanité féminine qui lui donnaient une véritable originalité. Il répéta du même accent amical :

— Me croyez-vous ?

— Oh ! oui. Et c'est tellement meilleur pour moi de vous croire !

— Alors, soyez persuadée que je suis revenu ce soir pour vous seule.

— Pour moi ?

— Oui, pour vous souhaiter officiellement la bienvenue. Vous voyez bien que je suis accoutumé à la façon d'un homme qui va dans le monde.

C'était vrai. Elle ne l'avait pas remarqué, dans son ignorance des usages mondains. Il était en habit, quelques violettes de Parme fleurissant sa boutonnière, et sa taille élégante et haute s'accommodait à merveille de cette tenue de soirée. Voyant qu'elle l'examinait sans répondre, il interrogea, curieux :

— Pourquoi m'étudiez-vous ainsi avec de grands yeux attentifs ? Est-ce que je me suis habillé de travers ?

— Oh ! quelle idée ! Je vous regarde, parce que je vous trouve très bien !

— Vous êtes trop bonne, ma cousine, fit-il, s'inclinant très amusé.

— Pourquoi est-elle trop bonne ? questionna Madeleine, qui venait de se lever du piano.

Les joues d'Arlette s'empourprèrent ; elle était tout à coup saisie de la conscience vague d'avoir dit quelque chose de tout à fait inconnu.

— Ah ! Guy, ne répétez pas mes paroles, je vous en supplie, implora-t-elle.

— Madeleine, surprise, demanda :

— Comment, c'est un secret ?

— Non, pas un secret. Je vous raconterai de quoi il s'agit à un autre moment, quand nous serons toutes les deux seules ! Vous me le permettez, n'est-ce pas ?...

Bien entendu, Madeleine permit, et Arlette, délivrée de son inquiétude, acheva en paix, et toute rassérénée, sa première soirée à Paris.

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)

## EN TISONNANT

*Le soir, j'aime la rêverie  
Près de mon foyer bien ardent ;  
J'appelle ma philosophie,  
Et jette un coup d'œil sur la vie  
En tisonnant.*

*Si j'ai manqué ma promenade,  
Si mon dîner m'a paru fade  
Ou mon nouveau livre assommant,  
J'exhale mon humeur maussade  
En tisonnant.*

*Bientôt rêve ou folle tristesse  
S'évanouit en pétillant,  
Et toujours, malgré ma faiblesse,  
Je retrouve un peu de sagesse  
En tisonnant.*

*S'enlevant sur la plaque obscure,  
La flamme alors prend la figure  
De maint ami, de maint parent,  
A qui je conte une aventure  
En tisonnant.*

*Mais tout n'a pas le même charme...  
Et qu'importe si je m'alarme  
A certain souvenir cuisant ?  
On peut bien verser une larme  
En tisonnant.*

E. DE NASSIRAC.



# LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE



Je ne crois pas que les premières années des enfants sans mère soient semblables à celles des autres. Ce sont des plantes sans soleil. Quelques soins qu'on leur donne, à quelque développement qu'ils parviennent, il leur manque toujours ce que sont à la plante le coloris, l'éclat et la grâce.

Mais on ne donna guère de soins à

l'héroïne de cette histoire, et l'on ne s'inquiéta guère du développement de sa pauvre petite personne. Elle poussa à la façon de ces fleurs sauvages qui croissent dans le sable aride, ou bien sur un rocher, et qui puisent on ne sait où le peu qu'il faut à leurs racines.

Son père mourut un mois avant sa naissance. Sa mère, frappée sans pouvoir se relever, paya de sa vie la frêle existence de l'enfant. Elle succomba deux heures après l'avoir mise au monde, sans avoir pu poser les lèvres sur son front.

Toute cette triste histoire, Madeleine, ou Vadalen, comme on l'appelait chez sa nourrice, la sut très tôt, et la nourrice, qui la lui conta volontiers, ne manquait jamais d'ajouter en secouant la tête :

— Le bon Dieu aurait bien dû te prendre avec ta mère, pauvre petite innocente !

D'où Vadalen conclut, d'abord inconsciemment, que c'était pour elle un malheur de vivre, et que tout le monde aurait été plus content si l'on avait couché son petit corps inerte sur la poitrine de sa mère, pour les mettre ensemble au cercueil.

Sa nourrice l'aimait, cependant, à la rude manière dont elle aimait ses propres enfants. Vadalen resta chez elle jusqu'à l'âge de cinq ans, courant pieds nus par les champs et les routes, les jours de la semaine, et pleurant, le dimanche, quand il fallait mettre des souliers

et s'habiller « en demoiselle » pour aller à la messe du bourg.

Dans les recoins les plus lointains de sa mémoire, elle conservait le souvenir de deux ou trois voyages à la ville, de visites dans une maison noire et triste, où une petite femme maigre et sévère l'examinait des pieds à la tête, et l'interrogeait sans obtenir un mot d'elle. Ces voyages lui étaient odieux, car ils lui valaient des gronderies et même des soufflets de sa nourrice, qui était bonne, mais point tendre.

Fut-elle heureuse pendant ces premières années, dont chacun de nous garde plutôt des impressions que des souvenirs précis ? Il est probable que non, car elle était timide et contrainte, ce qui est peu conforme au type de bonheur de l'enfance. Autant que l'on peut définir les sentiments à cet âge, elle éprouvait une humilité douloureuse qui parfois la torturait. Elle avait honte et regret de vivre, quand sa nourrice déplorait qu'elle ne fût pas partie avec sa mère. Elle avait honte encore de sa faiblesse, qui excitait les moqueries de ses frères de lait, honte de ses petits pieds, qui se fatiguaient vite, de ses mains débiles, qui ne savaient ni rompre une branche ni tirer sur la corde d'une vache récalcitrante. Elle sentait instinctivement qu'elle n'était pas de la même race que ces robustes et joyeux petits paysans, et l'idée ne lui vint jamais qu'elle pût être plus jolie et plus raffinée.

Ce fut par un jour d'octobre qu'elle quitta la ferme.

Ce matin-là, comme elle revenait d'une prairie où elle passait de longues heures à tremper ses pieds bruns dans un ruisseau, elle vit, épars sur la table de la cuisine, ses vêtements du dimanche : une robe bleue étriquée, un chapeau de paille garni de rubans blancs, et les fameuses bottines qu'elle considérait comme un instrument de torture.

— Mère Yvonne, ce n'est pas dimanche ! s'écria-t-elle avec effroi.

Yvonne lui fit signe d'approcher. Il y avait des larmes dans ses yeux, qui ne se mouillaient pas souvent.

Alors, Vadalen aperçut, assise sur la pierre du foyer, une femme vêtue à peu près comme sa nourrice, qui avait posé près d'elle un grand panier.

— Ta tante t'envoie chercher, ma petite, et il faut t'habiller pour aller en ville.

— Mais vous allez venir aussi, mère Yvonne ?



La nourrice détourna un instant la tête.

— Suis-je sotte ! dit-elle, s'adressant à la femme assise sur le foyer. N'ai-je pas assez d'enfants à moi sans pleurer cette petite, qui ne m'est rien ! Mais si, après tout, elle est un brin mon enfant aussi, puisque je lui ai donné mon lait, sans réussir à faire d'elle une grosse fille comme les siennes.

Elle commença à habiller Vadalen avec une brusquerie qui avait évidemment pour but de cacher son attendrissement, mais qui effraya l'enfant et la rendit silencieuse.

L'autre femme la regardait attentivement. Elle avait un visage hâlé, d'étroits bandeaux de cheveux grisonnants, et des yeux d'un bleu clair pleins de bon sens.

— Il faudra bien la soigner, au moins, dit la nourrice. Et laisse-la vaguer dans le jardin tant qu'elle voudra, car, voyez-vous, c'est habitué au grand air, ces mioches, et ça ne connaît rien que pour manger et dormir... Et ne changez pas trop brusquement sa nourriture... Faites-lui de la bouillie et de bonnes soupes de pommes de terre... Ah ! sotte que je suis ! s'écria-t-elle de nouveau, impatientée, s'interrompant pour s'essuyer les yeux. Il y a cependant assez de soucis dans la vie, sans se faire du chagrin pour des étrangers !

Vadalen ne comprenait pas, et cependant, ces paroles se gravaient dans sa mémoire, avec une impression de désolation inconsciente...

Ce qu'elle comprit, lorsqu'on la fit monter dans la carriole et qu'on plaça sous ses pieds une petite caisse contenant ses effets, c'est qu'elle partait pour l'inconnu, qu'elle quittait la maison qu'elle appelait sienne, la femme à qui elle donnait le nom de mère, le pays, l'horizon qui lui étaient familiers. Elle poussa des cris de désespoir, lorsque sa nourrice hissa l'un après l'autre ses enfants sur le marchepied, pour lui donner des baisers d'adieu, et elle s'accrocha de toutes ses forces au cou d'Yvonne, en la suppliant de la garder.

— Allons, allons, tu reviendras, et moi aussi. j'irai te voir avec le père et les petits... Seïzan, prenez bien soin d'elle, et tâchez qu'elle ne regrette pas trop la ferme...

Et, comme l'enfant pleurait plus fort, elle cria de sa plus grosse voix au domestique de partir bien vite.

La carriole s'ébranla, puis tourna le chemin... Et avec la vieille ferme disparut pour jamais une période de la vie de Vadalen.

Alors, sa compagne la prit dans ses bras, l'appela son petit agneau, la cacha à demi dans sa mante de gros drap, et la berça doucement en lui chantant un cantique breton, sur un rythme à la fois harmonieux et monotone. Peu à peu, les sanglots de l'enfant se cal-

mèrent, elle s'endormit, et ne rouvrit les yeux qu'au seuil de cette maison noire où elle aimait si peu qu'on l'amenât.

La journée était grise, froide, mélancolique, et les nuées couleur de plomb semblaient s'abaisser jusqu'à toucher le sommet aigu des vieux pignons.

La rue était déserte, assombrie encore par les étages surplombant des vieilles maisons. Elles étaient curieuses pour l'artiste ou le voyageur, ces demeures antiques, mais si tristes, si sordides avec leurs poutres noires se croisant sur le revêtement de plâtre sali, leurs petites fenêtres aux carreaux verdâtres, leurs portes vermoulues et leurs escaliers en spirale, le long desquels pendait une rampe en guise de corde !

L'une d'elles faisait exception, non comme gaieté, mais comme dimensions et comme entretien. Située à l'extrémité de la rue, un mur de jardin la prolongeait et tournait à angle droit dans la ruelle voisine. Elle était aussi vieille que les autres, et ses pignons s'avancèrent d'un air aussi maussade ; seulement, elle était grande, à deux étages, et entretenue avec soin. Les ardoises de ses toits élevés étaient retenues par de petits colliers de chaux ; ses poutres, peintes en noir, formaient des losanges sur la façade, et aux fenêtres, chaque vitre était proprement sertie de plomb. Ce soin évident faisait d'autant mieux ressortir l'abandon du pignon jumeau qui s'élevait à côté, semblant faire partie de la même demeure, mais offrant un aspect de vétusté déplorable.

Ce fut devant le premier de ces pignons que s'arrêta la carriole. Seïzan descendit, et introduisit une clef dans la grande serrure de la porte, tapissée de clous énormes. Vadalen vit une allée noire au fond de laquelle se profilait l'ombre d'un escalier tournant. Seïzan la prit dans ses bras, la déposa sur le seuil, auprès de sa petite caisse, puis, lui recommandant d'attendre un instant, ouvrit la porte d'une grande cuisine où des cuivres bien frottés étincelaient dans l'ombre. Elle reparut au bout d'une minute, tenant à la main un bol coloré rempli de cidre.

— Tenez, Jean-Marie, buvez cela, et retournez bien vite à la ferme avant la nuit.

Jean-Marie avala le cidre d'un trait, en secoua les dernières gouttes sur le sol, suivant l'usage breton, et, faisant à la petite fille et à la servante un dernier signe d'adieu, tourna la tête de son cheval vers le haut de la rue et s'éloigna, la carriole rudement cahotée sur les petits pavés pointus.

Alors Seïzan prit Vadalen par la main et, ayant fermé la porte, la guida dans l'escalier en spirale.



Elle le reconnaissait, cet escalier, et lorsque sa compagne frappa à une porte du premier étage, elle reconnut aussi la voix sèche et sévère qui lui disait d'entrer.

Le jour et l'air étaient ménagés, dans cette chambre assez vaste. Les petits carreaux sertis de plomb n'y laissaient pénétrer qu'une faible lumière. Le plafond était bas, sillonné de poutres tordues, et les tentures sombres et fanées semblaient absorber le peu d'air qui y circulait. Il y avait un lit à colonnes d'un bois noirâtre, sous les rideaux duquel, quand tombait le crépuscule, des yeux d'enfant devaient s'attendre à voir apparaître quelque fantôme. Il y avait un énorme et sombre bahut, des bergères profondes, deux ou trois tables surchargées de porcelaines surannées, et, contrastant avec la beauté réelle des meubles, des chaises de paille, soigneusement rangées contre les murailles.

Et près de la fenêtre, Vadalen vit la petite femme en noir, dont l'air sévère glaçait en elle toute velléité de gaieté.

Il était vraiment étrange qu'avec une taille aussi exiguë, elle fût aussi imposante. Ce n'était pas seulement la raideur ou la dignité de son attitude, mais l'expression de son regard qui inspirait aux uns une sorte de terreur, aux autres, pour le moins, un respect involontaire. On y sentait une volonté indomptable, une fermeté à toute épreuve, et si ces facultés n'étaient pas de nature à attirer la sympathie, elles éloignaient toute idée de familiarité et, pour ceux qui dépendaient d'elle, toute velléité d'insubordination.

Elle filait, au moment où Vadalen fut introduite dans sa chambre, et l'enfant fut tout d'abord captivée par cette occupation, nouvelle pour elle. La perruque blonde du fuseau, retenue par un ruban, lui paraissait tout à fait jolie, et le rouet d'ébène, rehaussé d'ivoire jauni, absolument ravissant.

La vieille dame arrêta le mouvement de son pied, posa son fuseau, fit signe à Seïzan de conduire la petite fille plus près d'elle, et, prenant sa petite main brune dans sa main maigre, blanche et froide, elle l'examina à loisir, sans paraître remarquer que Vadalen passait par toutes les nuances du blême au pourpre.

— C'est étonnant qu'elle ne soit pas plus forte, ayant été élevée à la campagne, dit-elle d'une voix sèche, sans avoir l'idée de l'embrasser.

— Sa nourrice demande, madame, dit Seïzan avec empressement, qu'on la laisse jouer dans le jardin tout à son aise; elle a besoin d'air.

La vieille dame haussa les épaules :

— Que pourrait-elle faire d'autre? Je suppose qu'elle parle à peine français... Regrettes-tu la ferme, petite?

Vadalen garda un mutisme absolu. La dame reprit son fuseau et recommença à travailler, tout en continuant à l'examiner.

— Où en est sa garde-robe, Seïzan?

— Madame, excepté cette robe, elle n'avait que des habits de paysanne, que j'ai laissés à la ferme.

— Il faudra lui faire faire une autre toilette... Ou bien, je la taillerai et tu la coudras d'ici à dimanche... Emmène-la. Et toi, petite, ne fais pas de bruit, et sois sage. Entends-tu?

L'enfant avait mis son doigt dans sa bouche et était décidée à ne pas répondre un mot. Mais les yeux gris de la vieille dame prirent des lueurs d'acier, et sa main serra la main de Vadalen comme un étau, pendant qu'elle répondait, en scandant les syllabes :

— Entends-tu?...

Vadalen fut effrayée et comptée, et un oeil timide sortit de ses lèvres.

— Il faut dire : Oui, ma tante, lui suggéra Seïzan à voix basse.

— Oui, ma tante.

La petite main maigre et froide abandonna la sienne, et la lueur des yeux gris s'éteignit. Seïzan se hâta de l'emmener. Elle lui fit gravir un autre étage et l'introduisit dans une vaste mansarde, propre autant que sombre et triste, où il y avait deux lits de sangle, un grand et un petit, une armoire et deux chaises.

— Voici notre chambre, dit-elle; tu coucheras là, tout près de moi.

Vadalen éprouva un soulagement instinctif à l'idée qu'un étage la séparerait de sa terrible parente.

Seïzan lui chercha un tablier dans le petit paquet de linge que lui avait donné pour elle mère Yvonne, et, lui ayant recommandé d'être sage, de ne pas toucher aux fleurs et de ne pas manger les fruits tombés, elle la conduisit dans un jardin assez vaste, qu'une basse-cour séparait de la maison.

Le jardin était soigné et productif, c'est tout ce qu'on en pouvait dire. Des allées droites, les unes larges, les autres étroites, des plates-bandes de fleurs communes enserrant des carrés de légumes, et bordées elles-mêmes de buis épais et bien taillé, des espaliers le long des murs, et pour tout ombrage des arbres fruitiers, c'était aussi laid qu'utile. Mais ce qui frappa et découragea l'enfant, fut la hauteur des murs. Pour elle, habituée aux espaces sans limites et surtout sans clôtures, ce jardin, si grand, ressemblait à une prison. Elle en chercha instinctivement la porte. Il en existait deux, également verrouillées, hélas! L'une donnait sur la ruelle qui bordait le jardin, l'autre eût formé la communication avec l'enclos voisin, si la rouille épaisse qui couvrait à la fois le verrou et la serrure



n'eût montré que, depuis de longues années, cette communication était abandonnée.

Quand elle eut fait plusieurs fois le tour des allées, qu'elle y eut reconnu avec une sorte d'attendrissement des pommiers, des choux, des pommes, de terre et des carottes, elle commença à s'ennuyer terriblement. Elle revint du côté de la maison, avec la vague idée de jouer avec les poules; mais en levant par hasard les yeux sur la façade, elle vit, à travers une vitre, les yeux clairs et froids de sa tante attachés sur elle, tandis que son doigt maigre lui montrait impérieusement le jardin. Elle aurait été au bout du monde pour fuir ce regard. Elle se mit à courir et ne s'arrêta qu'au fond du potager, près d'un cadran solaire élevé sur un petit socle. Elle s'assit sur une marche de pierre moussue et commença à pleurer tout bas en appelant sa nourrice, jusqu'au moment où le sommeil vint mettre un terme à sa douleur enfantine.

## II

Il serait bien monotone de raconter les longues et tristes journées de cette enfance sans amour et sans joies.

Point de proches parents, une tante au cœur sec désignée par le conseil de famille pour exercer la tutelle et gérer le très mince avoir, c'est une histoire douloureuse, mais dénuée d'intérêt.

M<sup>me</sup> Daunet avait eu ce que le vulgaire appelle une vie facile, c'est-à-dire qu'elle n'avait point connu les grandes douleurs, son veuvage ne pouvant être considéré comme tel. Elle n'avait jamais eu d'enfants, ne l'avait guère regretté, et n'avait pas senti le besoin de vives affections.

Douée de qualités pratiques, le soin de sa maison et de son ménage suffisait à son activité et remplissait sa vie. Elle avait des instincts autoritaires, qu'elle avait exercés sur son mari, d'abord, puis sur son entourage.

Quelques ruptures s'en étaient suivies, et elle avait cessé de voir ceux de ses parents ou de ses amis qui lui avaient résisté et avaient arrangé leur vie en dehors de ses conseils et de ses idées. Elle avait deux passions : le whist et l'armorial. Quelques soirées réunissant ses contemporains satisfaisaient la première de ces passions. L'autre restait insouviée, car elle eût voulu trouver son nom dans cet armorial rempli des écussons de ses parents et de ses amis, et elle avait dépensé beaucoup d'argent en recherches qui n'avaient pas encore abouti, mais du résultat desquelles elle ne désespérait jamais.

C'était une nature essentiellement personnelle, que la solitude et l'isolement voulu du cœur avait rendue égoïste. Elle n'avait accepté la tutelle de Vadalen qu'après s'être bien convaincue qu'on la lui imposait et qu'elle ne pouvait s'en décharger. Mais la pensée d'ouvrir son cœur à l'enfant que la loi lui donnait pour commensale ne lui était jamais venue. C'était et ce serait une corvée, un fardeau dans sa vie, et l'idée qu'elle se faisait de son devoir d'éducatrice consistait à rendre l'enfant aussi peu gênante, aussi silencieuse, aussi inaperçue que possible. Ceci était aisé avec la nature timide, craintive, concentrée de Vadalen.

Parfois, Seïzan se demandait si une autre petite fille eût conquis, avec le temps, le cœur de sa maîtresse. Il y a des enfants qui s'imposent en quelque sorte, qui affirment leur personnalité, dont l'exubérance, la gaieté, la grâce, l'attirent force la sympathie et attendrit les âmes les plus fermées. Mais Vadalen n'était ni gaie ni brillante. Petite, mince et pâle, avec des traits effacés, des yeux sans éclat, presque sans couleur, elle n'était faite ni pour flatter la vanité, ni même pour attirer l'attention.

Sous les yeux, dans les mains d'une tendre mère, elle eût été différente sans doute : les fourreaux bleus cousus par Seïzan et les tabliers informes dont on l'affublait n'étaient pas pour donner de la grâce à sa taille fluette; mais ses cheveux d'un châtain clair, serrés en nattes disgracieuses, eussent pu former à son petit visage délicat une auréole seyante, et un peu de tendresse et d'indulgence eussent détendu ses lèvres sérieuses et fait briller ses yeux tristes. Toute femme douée d'un cœur de mère l'eût aimée pour sa faiblesse et sa tristesse mêmes; mais M<sup>me</sup> Daunet n'avait pas un cœur de mère, et elle ne supportait la présence de la petite fille qu'aux repas; encore l'accablait-elle de réprimandes qui, au lieu de donner à Vadalen des manières civilisées, la paralysaient et la rendaient plus gauche et plus maladroite.

Tout le reste du temps, elle était bannie : bannie pendant que sa tante, armée d'un pluméau, époussetait ses vieux meubles et ses antiques porcelaines, bannie pendant que M<sup>me</sup> Daunet filait, tricotait, lisait son journal, ou compulsait les vieux actes et les parchemins dans lesquels elle espérait toujours trouver le titre de noblesse tant désiré, bannie surtout des réunions respectables, où quatre ou cinq vieux messieurs et des dames en bonnets de dentelles faisaient le whist en buvant du café au lait et en mangeant de la brioche.

Elle n'avait place que dans le jardin et dans



la grande cuisine de Seïzan. Peu à peu, elle avait fini par s'accoutumer à ces hautes murailles et à se créer, comme les prisonniers, des distractions très humbles. Elle faisait longuement le tour des allées, approchant son petit nez de toutes les fleurs et, dans son ignorance, leur donnant, pour son usage, les noms bretons qu'elle avait entendus au village, les noms de ses frères et de ses sœurs de lait. Elle ramassait les fruits tombés, pour les apporter à Seïzan, elle recueillait les brindilles de bois mort, elle poursuivait les papillons blancs, mais pour leur rendre la liberté dès qu'elle les voyait s'agiter dans sa main; elle suivait les allées et venues des moineaux familiers auxquels elle émiettait une partie de son pain.

Elle était douée d'une imagination très vive, cette enfant, et elle se créait inconsciemment une vie à part, prêtant une sorte d'âme aux objets qui l'entouraient.

Quand les pluies d'automne l'empêchaient de sortir, elle trouvait d'autres distractions dans la cuisine de Seïzan. La bonne fille l'occupait, lui laissant croire qu'elle était utile. Vadalen pelait des pommes pour les tartes, battait de la crème, câlinait les deux petits chats; Seïzan était silencieuse, mais le sourire qu'elle adressait de temps à autre à la petite fille suffisait à faire sentir à celle-ci qu'on pensait à elle, qu'on l'aimait bien, et cette humble affection, si peu expansive fût-elle, empêchait son petit cœur de se sentir absolument isolé sur la terre.

Il y avait quelques distractions d'extra sur ce fond monotone. D'abord, le dimanche, après la grand'messe où Vadalen, qui ne savait pas lire, s'endormait généralement aux côtés de sa tante, faisant de doux rêves tranquilles traversés de chants solennels, de lumières et de fleurs, Seïzan l'emmenait se promener hors de la ville. Deux ou trois vieilles servantes les accompagnaient, et l'on n'avait pas l'idée d'admettre Vadalen à la conversation; mais cette échappée sur la campagne la ravissait, bien qu'elle gardât pour elle sa joie et ses impressions. Là, l'espace lui était rendu; là, elle revoyait des arbres, des champs, des vaches paissant dans les prairies, des ruisseaux limpides coulant sous les saules. Mille réminiscences confuses réjouissaient sa mémoire, et elle cueillait des fleurs sauvages qui, mises soigneusement dans un verre au retour, lui parlaient pendant toute la semaine des plaisirs de ce dimanche.

Et lorsqu'on s'arrêtait à une ferme, pour boire du lait, quelles délices de revoir des lits clos, des huches sculptées, des armoires aux ferrures anciennes, des petites filles en coiffes blanches, des étables, des toits de chaume!

Dans la semaine, il y avait encore un jour qui se détachait des autres. Une ouvrière venait chez M<sup>me</sup> Daunet, une petite femme con-trefaite, pâle et sereine, à laquelle il eût été difficile d'assigner un âge, mais que Vadalen aimait d'instinct comme une amie. Elle chantait, cette ouvrière, tout en tirant, sans relâche, son aiguille, et lorsque le soir venait, Vadalen se glissait sous le manteau de la cheminée, se blottissait sur l'un des bancs de chêne qui y étaient placés et demandait à voix singulièrement douce et pénétrante, ces chants bretons en tons mineurs, dont le charme ne s'oublie pas quand on l'a goûté, et qui plongent l'enfant dans une sorte d'extase. Ces paroles pieuses, mais qu'à demi le sens des paroles, et les autres elle les sentait à sa manière, était plus là, et que jours, quand l'ouvrière n'était pas dans sa cuisine, ou en Seïzan allait et venait dans le jardin, elle core lorsqu'elle était seule au jardin, elle chantait à son tour, à voix basse, les airs qu'elle avait retenus, trouvant dans ce qui l'entourait un symbolisme naïf et touchant. Quand elle célébrait, demi inconsciente, les flammes de l'amour divin, elle aimait à regarder ces autres flammes qui consumaient les brindilles du foyer, jusqu'à les rendre, de noires qu'elles étaient, brillantes comme l'or ou la lumière; quand elle chantait le paradis, et les désirs de l'âme qui y aspire de son exil, elle cherchait à pénétrer les profondeurs bleues de ce ciel, et regrettait de n'avoir pas d'ailes pour s'élever plus haut que ces étourdis petits oiseaux qui, pouvant monter, monter toujours, revenaient toujours, cependant, se percher sur les arbres ou picorer les miettes de pain dans le sable des allées...

Vadalen se serait ainsi créé une sorte de bonheur à elle, — pas très vif, plutôt négatif, si une ombre ne s'était étendue sur sa vie: cette ombre, c'était la présence de sa tante.

M<sup>me</sup> Daunet lui inspirait une terreur instinctive, mais insurmontable. Elle tremblait, chaque matin, en allant lui souhaiter le bonjour. Chaque critique (et elles lui étaient prodiguées) lui faisait l'effet d'une épine acérée. A table, le regard clair et dur de la vieille dame lui ôtait l'appétit, et elle eût positivement déperdu sans les repas supplémentaires qu'elle faisait librement près de Seïzan, à la grande table de la cuisine. Ce qui l'empêchait de chanter à pleine voix, de courir, de s'ébattre dans le jardin, c'était la silhouette, devinée plutôt qu'aperçue, qui se profilait à l'une des fenêtres de la maison, et ce regard invisible qu'elle s'imaginait peser sur elle, même quand elle en était éloignée.

M<sup>me</sup> Daunet ne semblait cependant s'occuper de son éducation que pour réformer ses ma-



nières, et son accent. Dès qu'elle ouvrait la bouche, un avertissement sévère venait arrêter l'intonation chantante ou traînante; dès qu'elle faisait un mouvement, on se moquait de sa gaucherie, et jamais un mot d'encouragement ne venait compenser des observations qui, d'ailleurs nécessaires, manquaient d'indulgence et de véritable intérêt.

Le soir, M<sup>me</sup> Daunet lui faisait faire sa prière. Pauvre petite! Les mots divins enseignés par le Christ, par l'Ami des enfants, devenaient pour elle une torture. On en faisait une leçon de prononciation, sans en révéler le sens à cette petite âme, et lorsque, un quart d'heure plus tard, Seïzan venait la border dans son petit lit et récitait près d'elle ce même Pater en langue bretonne, Vadalen ne s'imaginait jamais que ce fût la même prière, et son cœur se dilatait instinctivement en entendant parler de son Père des cieux.

Une fois, elle eut je ne sais quel caprice enfantin. Le fait était inouï chez cette enfant comprimée, qui sentait bien qu'elle n'avait pas les privautés de l'enfance. Elle n'oublia jamais ce jour, ni la terrible apparition de sa tante, ni le châtimement physique infligé sans pitié, ni l'heure passée dans les ténèbres d'un cabinet isolé, que l'effroi peuplait de fantômes.

De ce jour même, sa paix fut détruite. Une sorte de tremblement s'emparait d'elle dès qu'elle entendait le pas de sa terrible parente, et elle sacrifia une de ses plus chères distractions, qui était le soin des poules, parce que la basse-cour se trouvait sous ses fenêtres.

Quand vint l'hiver, le jardin ne fut plus toujours accessible, bien que Seïzan eût acheté pour l'enfant une jolie petite paire de sabots. Les journées lui semblèrent plus longues, soit qu'elle fût dans la cuisine, soit qu'elle se réfugiât dans la mansarde pour regarder les images dont les livres de piété de Seïzan étaient remplis. Mais elle les connut bientôt par cœur, ces saints nimbés d'or, ces saintes couronnées de roses, et même les figures symboliques qu'elle aimait sans les comprendre, comme celle d'une petite brebis qui quittait une plaine riante et ombreuse pour s'engager dans un chemin montueux, aride, mais dont le sommet s'irradiait de lumière.

Vadalen s'ennuyait. Ce fut encore la bonne Seïzan qui vint à son secours. Elle lui acheta une arche de Noé de treize sous, dont la petite fille s'amusait à ranger les animaux fantastiques, et une bergerie se composant d'une cabane, d'une barrière rustique, de trois arbres et de dix moutons, sans compter un chien jaune et une bergère informe.

Mais, au milieu de l'hiver, le jour même où Vadalen eut six ans, un changement important s'opéra dans sa vie : M<sup>me</sup> Daunet décida qu'il fallait commencer son éducation.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

## ECONOMIE DOMESTIQUE

### EXCELLENTE RECETTE DU CHOU FARCI A LA RÉMY

Prendre un chou très pommé et de belle forme, chou rouge de préférence, enlever les premières feuilles de manière à n'avoir que la pomme, puis faire un trou de dix centimètres de diamètre en enlevant le trognon et le cœur; laisser toutefois une certaine épaisseur au fond du trou.

Préparer alors une bonne farce de veau, porc, lard, hachés; poivrer, saler, ajouter fines herbes, puis introduire la farce dans le trou qui aura été fait. Recouvrir de quelques feuilles que l'on ramène à leur position naturelle, et ficeler le tout avec soin en faisant passer la ficelle dans tous les sens.

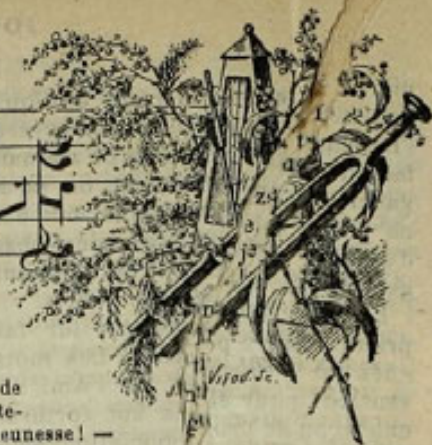
Mettre ensuite du beurre dans une grande casserole, puis le chou auquel on fera prendre couleur. Retirer ce chou, mettre dans le fond de ladite casserole des tranches de lard, des carottes, des oignons, bouquet garni, etc. Poser le chou sur ce lit, entouré d'os et déchets de viande; mouiller avec de l'eau ou du bouillon, pour recouvrir le chou, et laisser cuire quatre à cinq heures à petit feu.

A moitié de la cuisson, retourner le chou, faire réduire la sauce et dresser le légume sur un plat après avoir enlevé soigneusement toutes les ficelles.

Passer la sauce pour enlever les légumes et os, et la verser sur le chou.

On peut réchauffer le reste dans cette sauce.





Une bonne leçon, à propos des étrennes et du Jour de l'an. — La charité. — Musique en famille. — Sainte-Geneviève de Paris. — Réflexions mélancoliques. — Radieuse jeunesse! — Gaîtés de la rue. — Théâtres et concerts à vol d'oiseau. — Musique de choir.



Nous avons souvent dit autrefois du mal des étrennes, prétendant que tout le monde en donne et que personne n'en reçoit. Nous n'avons pas tardé à être punie de cette parole aussi inexacte que barbare. C'était en 186...: la date importe peu. Une semaine après ce 1<sup>er</sup> janvier où nous avions fulminé contre ce jour plein d'imprévu et de charme, nous avons été remise à notre place, très vertement, par une petite fille qui nous a fait rentrer en nous-même, en nous rappelant au respect que l'on doit aux vieilles traditions de la famille et du temps. Voici la lettre qu'elle nous écrivait de sa petite plume enfantine :

« Madame,

« Vous n'avez pas le sens commun (joli dé-  
« but!). Vous dites : *Tout le monde donne des*  
« *étrennes et personne n'en reçoit.* Comment  
« voulez-vous que cela soit possible? Si quel-  
« ques-uns, si beaucoup donnent, il faut bien  
« que d'autres reçoivent.

« Pour ma part, j'ai reçu une poupée su-  
« perbe, qui dit « maman », dont j'avais envie  
« depuis longtemps. Ma grande sœur, un abon-  
« nement au *Journal des Demoiselles*, où toute  
« la famille trouve de précieux renseigne-  
« ments. Mes petits frères ont eu des joujoux  
« qui les amusent énormément; et ma bonne  
« a reçu une belle pièce d'or et un chaud jupon  
« de tricot.

« Le Jour de l'an a donc été un jour de fête à  
« la maison. Seulement, quand j'ai lu les mé-  
« chancetés que vous dites d'un si beau jour,  
« j'ai haussé les épaules, et j'ai jeté de côté un  
« journal dans lequel on parle si mal des  
« étrennes.

« LUCIE DE B. »

Comme M<sup>lle</sup> Lucie avait donné son adresse, nous lui avons envoyé nos excuses, avec promesse formelle de ne plus jamais médire du Jour de l'an, mais en lui signalant, toutefois, la vivacité de ses expressions. Nous lui fîmes remarquer que, s'il est des gens heureux de recevoir des étrennes, il en est au moins autant qui se feraient un bonheur d'en offrir, s'ils possédaient la bourse de M<sup>lle</sup> Lucie de B.

Nous croyons lui avoir tenu parole et n'avoir jamais eu, depuis, un moment de méchante humeur contre son jour préféré. Nous sommes de plus en plus persuadée que le Jour de l'an est un jour heureux pour tous, car, à partir du petit soulier de Noël, cette époque est celle où la charité s'exerce sous sa forme la plus poétiquement gracieuse.

L'obole du riche se joint souvent aux jouets que le petit Jésus apporte par la cheminée aux plus déshérités comme aux autres, et c'est donc un jour de bonheur pour la pauvre famille entière.

C'est une bien jolie musique aussi que celle des petits cris de joie des bébés, comme celle des actions de grâce rendues aux nobles actions qui apportent une trêve à la misère et ramènent les sourires glacés par le froid et la destinée.

Cette musique, on la retrouve dans toutes les familles, riches ou pauvres, en ces premiers jours de l'année. Ici, ce sont des poésies gentiment récitées; là, c'est le piano qui accompagne les souhaits mis en chansons, duos, ou trios, par le professeur, pour la petite nitée en vacances. Chacun veut jouer son morceau, appris en cachette du papa, qui rayonne.

Après, on tirera les Rois, on ira en pèlerinage à Sainte-Geneviève, patronne de Paris, dont le vent des révolutions a épargné quelques reliques.

Elles consistent en de rares objets lui ayant appartenus, et en un cercueil de pierre dans



lequel reposa primitivement le corps de la sainte. Il est déposé dans une chapelle de l'église Saint-Etienne-du-Mont.

A Nanterre, où elle naquit, en 422, il reste encore un mur de clôture qui entoure la place où se trouvait le puits et la maison paternelle de la pieuse bergère qui sauva Paris de la guerre et de la famine : il est aussi l'objet d'une grande vénération. Douce sainte, voilà bien des siècles que l'on te voyait filant tes fuseaux et gardant tes troupeaux ! Quel souffle divin t'anima, quel courage remplit tes veines, lorsque tu osas te présenter à Attila, roi des Huns ? Certes, Jeanne d'Arc est un noble type de vaillance, et il est beau de la voir, l'orientant sa flamme en main, criant : « Montjoie et Saint-Denis ! » sous les murs d'Orléans. Mais que dire de cette vierge de Nanterre qui va, sans autres armes que sa prière, sans autre bouclier que sa cape de bure, affronter ainsi le péril, relever le courage des Parisiens consternés, et leur prédire qu'ils resteront maîtres de leur cité.

En dépit de notre petite correspondante, M<sup>lle</sup> Lucie de B., qui doit être une grande dame, à cette heure, nous pouvons bien dire que le 1<sup>er</sup> janvier ramène tout une série de devoirs, de pensées, de préoccupations, les unes faites pour réjouir, les autres pour attrister. On n'a pas toujours dix, ni vingt ans ! Quel penseur, quel poète, quel philosophe n'a songé ce jour-là à la rapidité du temps, à l'instabilité des choses, à la futilité de tant de projets faits et défaits ? Th. Gautier rend en de beaux vers un écho de notre pensée :

.....  
Du haut de cette année avec labeur gravie,  
Me tournant vers ce mois, qui n'est plus dans ma vie  
Qu'un souvenir presque effacé,  
Avant qu'il ne se plonge au sein de l'ombre noire,  
Je contemple un moment, des yeux de la mémoire,  
Le vaste horizon du passé.  
.....

Heureuse jeunesse, qui n'a pas de passé, réjouis-toi. Regarde en avant les merveilles des horizons bleus qui se déroulent à tes regards. Crois au ciel, espère en Dieu, aime le bien et le beau : voilà notre vœu le plus cher.

Allez donc parler de théâtre au moment où le spectacle est dans la rue, dans les magasins et chez tout le monde. Les boulevards sont garnis de petites baraques remplies d'objets à bas prix. Le pain d'épice domine, et le sucre d'orge comme la praline colorée soutiennent bien leur réputation. C'est un piquant coup d'œil, que cette espèce d'immense foire, installée dans le quartier le plus luxueux, le plus élégant de Paris. Souhaitons bonne chance à tous ces braves étalagistes, et tout sera pour

le mieux, si la bise effrontée ne souffle pas trop au nez des promeneurs. Et qu'on ne dise pas que nous n'avons pas fait une bonne part aux débuts de M<sup>lle</sup> l'année 1895 !

Nos scènes lyriques sont toujours aux études des ouvrages que nous avons désignés l'autre mois. S'il se produit quelques changements importants dans leurs programmes, nous en informerons le mois prochain en parlant de la belle cantate composée par M. A. Thomas pour la millième de *Faust*, à l'Opéra.

Au Châtelet, M. E. Colonne a ouvert son cycle de Berlioz par le *Roméo et Juliette* de ce maître.

Tout est beau dans cette œuvre de génie, qui est à coup sûr, avec la *Damnation de Faust*, ce qu'il a écrit de plus complètement admirable. L'exécution a été au-dessus de tout éloge de la part de l'orchestre, des chœurs et des solistes, ces derniers avec quelques réserves du côté féminin.

Chez M. Lamoureux, on a entendu un merveilleux artiste dont le rare talent sur le violon n'est pas assez connu en France. M. Hugo-Heermann a obtenu un véritable triomphe dans le *concerto* de Beethoven. Depuis longtemps, on n'avait admiré une telle pureté de style, une émotion si vraie, une si grande sévérité d'interprétation dans les œuvres classiques. Plusieurs numéros du programme ont été l'objet de sérieuses critiques de la part du public, comme des plumes les plus autorisées ; mais il est certain que M. Lamoureux ne tardera pas à prendre sa revanche.

Comme musique de choix et tout à fait de saison, nous rappelons à nos lectrices les grands avantages qu'elles trouveront dans nos *Albums-Prime*, pour piano, annoncés ici, avec détails, dans notre numéro de décembre. Il nous suffira de redire à nos abonnées que pour l'*Album des Fantaisies*, comme pour celui des *Danses*, elles n'auront qu'à ajouter 2 fr. 50 au prix de l'abonnement du JOURNAL DES DEMOISELLES (pris aux bureaux) et 3 fr. pour le recevoir franco, par poste, en désignant lequel des deux *Albums-Prime* on désire. Dans ce dernier cas, adresser un mandat à M. FERNAND THIÉRY, DIRECTEUR DU JOURNAL DES DEMOISELLES, 14, RUE DROUOT.

Pour le chant : *Si tu veux être poète* est une charmante mélodie pour soprano, écrite par M. E. Broustet, dont l'inspiration a été heureusement servie par les paroles, de M. Ch. Lomon, qui sont d'une élévation et d'une poésie exquises. Editeur : E. Froment, 12 et 14, passage du Saumon.

MARIE LASSEVEUR.



# CAUSERIE



N ce moment, il y a peu de chose à dire de Paris, le mouvement mondain n'y reprend un peu qu'en janvier; chaque année, de plus en plus, la coutume s'établit de ne revenir qu'après le Jour de l'an, évitant ainsi les visites fatigantes et les achats coûteux dans les magasins encombrés.

Le mois de décembre passe très vite à la campagne, la chasse occupe les hommes, les femmes ont le travail à l'aiguille, la peinture, quelques réceptions et des visites aux chaumières avoisinantes. A mesure que le luxe s'accroît, on est plus étonné du peu qui suffit à quelques-uns, et des grandes joies qu'il est si facile de donner aux déshérités de la vie.

Dans ces milieux qui nous sont étrangers, on trouve des nuances difficiles à saisir et on est frappé du côté relatif de toutes choses.

Une dame de charité demandant à une femme pauvre ce que faisait son mari, celle-ci lui répondit : — Il est chanteur, madame.

— Il chante dans les cours ? demanda la visiteuse.

— Oh ! non, madame, reprit la femme d'un air blessé, il chante dans les cabarets.

Evidemment, pour elle, le chanteur de cour était fort au-dessous du chanteur de cabaret; pour la visiteuse, il n'y avait aucune différence.

Les heures les plus difficiles à employer à la campagne, en hiver, sont celles de la soirée; les événements sont rares, les journaux sont lus dès le matin; il y a peu d'éléments nouveaux à la conversation : le seul remède à l'ennui est la lecture à haute voix et moins celle du roman d'hier, qu'on parcourt d'une haleine en hâte d'arriver au dénouement, que celle d'un livre qui fait causer, réveille les souvenirs des uns, excite les autres à défendre ou à combattre les pensées de l'auteur.

Un ouvrage vieux de près de vingt ans, la *Correspondance de Doudan* avec les membres de la famille de Broglie, répond complètement à ce programme. Essayez-en, chères lectrices, vous verrez quelles bonnes soirées et

quelles longues causeries vous devrez à cet esprit fin et délicat, qui donne un tour original à la pensée et appuie d'une anecdote l'idée qu'il a émise.

Toute la philosophie de l'âge mûr n'est-elle pas dans cette phrase :

« Il n'y a de malheur véritable que dans la résolution de ne plus changer. On s'attache à ces modes ce qui est cassé. On s'attache à ces objets raccommodés d'un autre sentiment, mais aussi vif que ce qui a précédé. »

Et cette remarque qui s'applique à tous : « L'esprit cherche des textes qui abondent dans son sens. C'est pourquoi l'avare, qui avait entendu un beau sermon sur l'aumône, disait : Voilà qui donnerait envie de mendier. »

Le public féminin qui lit a été occupé depuis quelques mois de la publication, dans la *Revue des Deux-Mondes*, des articles de M<sup>me</sup> Th. Bentzon sur la condition de la femme aux Etats-Unis. On s'est demandé pourquoi la Française est si loin de l'Américaine, quant à la direction matérielle de la vie et l'initiative des réformes dans les choses mêmes qui sont absolument de son ressort. Avec M<sup>me</sup> Bentzon, devant l'existence de beaucoup de femmes de province, oisives et mécontentes, on souhaiterait que s'établît chez nous la Société américaine d'*Encouragement des Etudes chez soi*; sorte de cours par correspondance, non plus pour les enfants, mais pour les femmes faites.

M<sup>me</sup> Bentzon se rappelle « la joyeuse physiologie de certaine vieille demoiselle rencontrée dans un froid village de la Nouvelle-Angleterre. Elle vivait par cette correspondance qui la rattachait au monde, à ce qu'il peut offrir de meilleur; sans quitter son foyer, elle voyageait, elle était au courant de tout, elle satisfaisait cette soif de l'intelligence, aussi pressante pour quelques-uns que celle du corps ».

A citer encore ces lignes touchantes d'une autre correspondante :

« Avec ma leçon copiée le soir, et attachée au mur de ma cuisine, je ne trouve plus d'ennui à laver ma vaisselle. »

Cette Société, par ses six départements aux nombreuses sections, embrasse les aspirations de tous les esprits, et chaque âge y peut trouver un intérêt.

Cette manifestation de la vie intellectuelle en Amérique, pourrait peut-être réussir en France. Plus difficilement y fonderait-on un club exclusivement féminin; en lisant la des-



criation que fait M<sup>me</sup> Bentzon d'un cercle de femmes Américaines, je me souvenais d'un salon de casino sur la porte duquel on lisait cette phrase : « Jusqu'à cinq heures, cette salle est exclusivement réservée aux dames. »

La pièce était vide toute la journée, et on n'y entra qu'après cinq heures.

Des envois de fleurs remplaçant souvent maintenant les classiques bonbons de la nouvelle année, beaucoup de fleuristes organisent, en décembre, des expositions qui donnent en plein hiver l'illusion du printemps et rivalisent avec celles de la Société d'horticulture; comme à celles-ci, chaque plant porte un nom.

On voit côte à côte : le président Carnot, l'amiral Avelan, l'abbé X., Sarah Bernhardt, noms de femmes, M<sup>me</sup> Mauri, etc. Puis des mortes, car on lit, de jeunes filles, vivantes ou de Marguerite, sur l'étiquette : « En souvenir de Claire. »

N'est-ce pas une pensée poétique et charmante de faire revivre dans une fleur la jeune fille disparue avant l'heure !

De même que sur ces fleurs, il est des fêtes sur lesquelles plane un souvenir de deuil.

Pauvre Gounod ! il n'aura pas vu la millième de *Faust*, et dans son souriant amour de la popularité, il en eût été si heureux ! Nul plus que lui n'a été sensible aux témoignages d'admiration et n'y a plus aimablement répondu : témoin cette fillette qui, le rencontrant en chemin de fer, lui exprima son enthousiasme et lui demanda timidement une signature ; quelques secondes après, le Maître lui tendait sa carte avec deux lignes de musique écrites pour la jeune fille.

Les dernières paroles que je lui ai entendu dire, peu avant sa mort, sont celles-ci : « A mon âge, il n'y a plus que deux mots : Don et pardon. » Quelle bienveillante nature se peint dans cette phrase laconique !

A la séance annuelle de l'Académie française, vous avez dû voir avec intérêt, chères lectrices, qu'Henri Ardel, l'auteur de *Mon cousin Guy*, en cours de publication dans votre journal, avait eu un prix pour son livre intitulé : *Cœur de sceptique*.

Le grand intérêt de cette séance était le rapport sur les prix de vertu fait par l'auteur de l'*Abbé Constantin*.

Après Mgr Perraud, Alexandre Dumas fils, Coppée et tant d'autres, Ludovic Halévy a trouvé des accents émus pour louer ces humbles, ces petits dont on ne parle jamais, et dont le nom prononcé une fois sous la coupole académique retombe, le lendemain, dans l'obscurité.

Tels, ces sauveteurs courageux, ces servantes sans gages, et ce vénérable abbé Theuré, curé de Loigny, qui, après avoir,

en 1870, sauvé la vie à plus de 500 blessés Allemands ou Français, a rassemblé 240,000 fr. pour bâtir l'église où reposent ensemble 1,200 Français, officiers et soldats, fils des plus humbles et des plus grandes familles de France ».

Une notice sur Labiche, par Edouard Paileron, a terminé la séance sur une note très gaie. Le spirituel académicien a raconté force anecdotes, un peu connues peut-être, mais amenant toujours un sourire sur les lèvres. Que celles d'entre vous qui sont musiciennes lui pardonnent celle-ci :

— Est-il vrai, demandait à Labiche une femme du monde, que vous détestiez de plus en plus la musique ?

— Oh ! madame, de moins en moins, au contraire... je deviens sourd.

Me voici à la fin de la place qui m'est réservée et je ne vous ai pas encore souhaité la bonne année au nom de votre journal. Vous lui êtes revenues, cette année, plus nombreuses que jamais ; d'abord, pour être fidèles à qui vous aime ; ensuite, parce que l'économie qui s'impose à tous, par ce temps de revenus diminués, vous fait apprécier ce qu'il apporte de facilités dans votre vie et l'élégance qu'il met à votre portée. L'année qui commence ne trompera pas votre attente, et je crois pouvoir vous promettre que vous serez pleinement satisfaites.

Comme articles d'instruction, après l'*Enfance en Chine*, de M<sup>me</sup> Dronsart, viendront des *Etudes américaines*, de M<sup>me</sup> Bentzon ; une description pittoresque de Madagascar, par F. Dumonteil ; les *Grandes Dames du Premier Empire*, par A. Chevalier ; des *Etudes*, de M. Charles Rozan ; l'*Art d'écrire*, par M<sup>me</sup> de Lamiraudie. Sans parler du *Roman d'une héritière*, de M<sup>me</sup> Maryan, ni de la suite de *Mon cousin Guy*, d'Henri Ardel, insérés dans ce numéro, je puis déjà vous annoncer, parmi les charmantes nouvelles dont votre journal vous réserve la lecture, la prochaine publication d'un roman de M<sup>me</sup> de Lamiraudie. M<sup>me</sup> Lassaveur vous continuera ses intéressantes chroniques musicales. Que pourrai-je ajouter à ces noms depuis si longtemps aimés et appréciés par vous ?

Toutes les lettres que vous nous écrivez depuis un mois, chères lectrices, nous parlent de votre affection pour notre cher journal ; faites-le donc connaître autour de vous, amenez-nous vos amies, plus le journal aura d'abonnées, plus il lui sera facile de réaliser les améliorations qu'il projette, et sur lesquelles vous serez peut-être consultées en temps et lieu. Que diriez-vous d'un peu de suffrage universel dans notre affaire ?

EDMÉE.



## DEVINETTES

## Charade

- Mon premier est souvent une préposition.
- Donnez à mon second et sans hésitation.
- Et quant à mon tout, croyez-moi,
- Laissez-le aux hommes de loi.

(Muguet en fleurs.)

## Mots en X

Une ville et une contrée d'Asie à disposer en X et à l'aide des lettres suivantes :

AA EEEE I J LL M N P R S T U

(Marguerite Grosjean.)

## Mots en triangle syllabique

1° Les jours gras nous en offrent parfois de fort réussies. — 2° Ce que vous êtes certainement, mademoiselle. — 3° Demeure du nègre. — 4° Une particule.

(X. Y. Z.)



## Métagramme

Pour largement  
Pétrir la miche,  
Faites-moi riche  
De beau froment.

Plus je suis large,  
Plus de bonbons,  
De jolis dons,  
Noël me charge.

Chez moi bonheur,  
Réveil et joie.  
Quand sur ma voie  
S'ouvre la fleur.

(Marthe la brune.)

## Acrostiche double

Avec les lettres que voici, former le nom de deux recueils par le choix de la première et de la dernière lettre dans le sens vertical :

LLA  
UND  
OID  
ABI  
RAG  
ALA  
THE  
IAR

(Rose de Provins.)

## Lettres choisies

Enlever une lettre à chacun des mots suivants et former avec celles qui restent le nom de trois célèbres compositeurs :

GOUDRON — BARBUE — DAMAS

(Pâquerette de la Lys.)



**NOTA.** — Une erreur s'étant glissée dans la donnée du Concours au MOT EN PARALLÉLOGRAMME, nous redonnons ici cette définition : *Verticalement* : Partie d'un sanglier. — Un tendre verbe à l'infinitif. — Chez le ferblantier. — Est une esclave, a dit Boileau. — *Horizontalement* : Une arme. — Article. — Exercice d'adresse. — Ville d'Italie. — Entourée d'eau. — Pronom. — Voyelle.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.